

LA PLUPART
NE REVIENDRONT PAS

Eugenio Corti

LA PLUPART
NE REVIENDRONT PAS

VINGT-HUIT JOURS DANS UNE POCHE
DU FRONT RUSSE (HIVER 1942-1943)

Traduit de l'italien et préfacé par François Livi

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

*La bibliothèque de Dimitri se veut un hommage
au travail éditorial de Vladimir Dimitrijević (1934-2011),
fondateur des Éditions L'Âge d'Homme.*



Logo de la collection: *Le Passeur*,
dessin réalisé par Vladimir Dimitrijević en 1974

Titre original:
I più non ritornano

© Vanda Corti
© 2003 Éditions de Fallois/L'Âge d'Homme,
2022 Éditions Noir sur Blanc pour la traduction française

ISBN: 978-2-88250-782-2

PRÉFACE

Quand, en juin 1942, le jeune sous-lieutenant d'artillerie Eugenio Corti est envoyé, à vingt et un ans, sur le front russe, il est loin d'imaginer dans quel sens l'expérience qu'il va vivre, et dont il pressent qu'elle sera décisive, marquera sa vie et déterminera sa vocation d'écrivain. Cette expérience, ce jeune intellectuel lombard l'avait fermement voulue : appelé sous les drapeaux en 1941, il avait demandé à être affecté sur le front russe, car il souhaitait constater personnellement, fût-ce en temps de guerre, les résultats des efforts que le communisme avait déployés pour bâtir un monde nouveau. Bousculée par les armées allemandes, la Russie soviétique chancelait : allait-elle disparaître ? Mais le front de l'Est réserve à Eugenio Corti d'autres surprises : d'abord, quand il traverse la Pologne et l'Ukraine, il découvre avec écœurement le comportement sauvage des Allemands à l'égard des populations civiles ; ensuite, la formidable offensive russe de l'hiver 1942 fait basculer dans la catastrophe le combat des forces italiennes. Eugenio Corti arrive en effet sur le front russe au moment où la guerre connaît un tournant décisif.

En 1942, les divisions d'infanterie et les divisions alpines envoyées en Russie par Mussolini pour soutenir l'action des Allemands étaient regroupées en trois corps d'armée : le 35^e dans lequel se trouve Corti, le 2^e, et le corps d'élite que forment les divisions alpines. Pendant l'été, une avancée spectaculaire conduit les Allemands et leurs alliés du Donetz

au Don. Après plusieurs mois d'immobilité apparente, le 16 décembre 1942, les Russes déclenchent une très puissante offensive qui fera voler en éclats l'ensemble du front sud, étendu sur plus de mille kilomètres.

La division Pasubio, dans laquelle sert Corti, tient bon, mais le 19 décembre l'ordre est donné de quitter le Don : l'ensemble du 35^e corps d'armée – la 298^e division allemande et les deux divisions italiennes Pasubio et Torino – doit se replier, car les Russes, qui ont enfoncé les lignes en plusieurs endroits, sont en train d'enfermer ces divisions dans une gigantesque poche. Dépourvues de carburant, obligées de laisser sur place leur matériel, leur ravitaillement, leur armement lourd et leurs camions, les troupes italiennes, mal équipées, entreprennent une effroyable anabase vers les lignes amies. Cette marche ne prendra fin que le 17 janvier 1943. Abrossimovo, sur le Don, où se trouvait la division Pasubio, le village d'Arbouzovka, rebaptisé la « vallée de la Mort », théâtre de combats acharnés, la ville de Tchertkovo, où les Allemands et les Italiens, assiégés, parviennent à repousser les Russes, jalonnent cette retraite pour échapper à l'anéantissement, ces marches désespérées dans la neige, par des températures qui atteignent parfois – 40 °C. Des trente mille soldats du 35^e corps d'armée italien, seuls quatre mille parviendront à sortir de la poche, dont trois mille blessés ou atteints d'engelures ; mille à peine, encore que très éprouvés, psychologiquement brisés, se trouvent dans un « état normal ».

La plupart ne reviendront pas : le titre qu'Eugenio Corti a choisi pour son journal n'est nullement exagéré. Aussi, pour le rescapé qu'est l'auteur de ce livre, donner son témoignage sur cette « saison en enfer », personnelle et collective, est un devoir. Le choix de l'écriture répond à une obligation morale. Publié pour la première fois en Italie en 1947, à l'époque où le néoréalisme s'imposait en littérature comme au cinéma, *La plupart ne reviendront pas*, qui n'a cure des modes littéraires, est sans cesse réédité depuis lors. Il s'est

d'emblée imposé par sa matière incandescente, le dépouillement et l'impressionnante efficacité de son style.

Le parti pris « littéraire » d'Eugenio Corti, dont l'auteur s'explique dans une note de ce livre, est simple et exigeant : une fidélité absolue à la réalité, à la vérité littérale des faits. Le respect d'une matière aussi brûlante, aussi tragique, écarte les effets rhétoriques, bannit toute construction artificielle. Aucune concession au pathétique, aux réflexions psychologisantes, aux digressions, aux transitions habilement ménagées, à des dialogues mi-réels, mi-inventés ; aucune exploitation de l'horreur. Un projet « littéraire » serait dérisoire, voire indécent, face à des événements dont Corti entend restituer au lecteur la force abrupte : il n'est nul besoin de romancer des faits dont la puissance et la dimension tragique défient l'imagination. Les séquences de ce journal sont autant de fragments d'une tragédie qui se déroule sous les yeux du lecteur.

La plupart ne reviendront pas n'est pas le journal de la campagne de Russie de son auteur. Ce qui tient à cœur à Eugenio Corti, c'est la tragédie de la retraite. Or celle-ci ne peut commencer que lorsque le malheur frappe les trois coups rituels, c'est-à-dire lorsque le destin du 35^e corps d'armée est scellé, car les armées soviétiques l'ont encerclé. Par conséquent on ne trouve dans ce journal guère d'allusions aux combats que la division Pasubio livre avant le 19 décembre (une action d'éclat vaudra à Eugenio Corti une médaille). Le journal relate l'inévitable accomplissement de cette tragédie, jusqu'à la catastrophe. Le récit peut être lu comme la tentative d'arracher à la mort des hommes qu'elle s'est déjà choisis, de lui soustraire au moins quelques-unes de ses victimes.

La mort, sur le front russe, prend différentes formes. Les ennemis les plus tenaces des soldats – italiens, allemands et russes eux-mêmes – sont le froid et son allié, le vent. Dans la steppe, dans les immenses étendues de neige, froid et vent se liguent pour faire reculer les frontières de la souffrance. La retraite de ces soldats est une lutte sans merci pour la survie :

pour trouver un abri dans une isba ou dans une grange, ou à défaut un peu de paille, un peu de chaleur. Meurtris par la glace, torturés par la faim, par la soif, par des marches interminables, ces soldats meurent d'épuisement; certains d'entre eux passent par cette agonie douce qu'est le délire.

Le froid accroît les horreurs de la guerre: l'immense colonne des soldats qui battent en retraite, une colonne qui s'amincit de jour en jour, est sans cesse écrasée par les chars et l'artillerie russes, harcelée par les partisans. Les soldats meurent déchirés par les obus, déchiquetés par les roquettes de katioucha – les « orgues de Staline » –, ou au cours des assauts à l'arme blanche qu'ils livrent pour se frayer un chemin vers le salut. Heureux, en définitive, sont ceux qui périssent au combat, car bien plus pénible est le sort des blessés voués à une mort certaine, des soldats atteints d'engelures, des civils, les éternels perdants de toute guerre. Les acteurs collectifs de ce drame se dégagent puissamment de ces pages: les Allemands, dont l'efficacité, la bravoure et la parfaite organisation n'ont d'égal que leur mépris pour leurs alliés, leur férocité, le sillage de haine qu'ils laissent sur leur passage. Les Russes, invisibles mais partout présents, ainsi que les partisans. Allemands et Russes rivalisent de barbarie: les premiers par les souffrances qu'ils infligent aux civils ukrainiens, par l'élimination systématique des prisonniers pendant la retraite, les seconds par leurs féroces représailles qui alimentent une spirale de haine. Les Italiens enfin, dépeints sans complaisance: malgré l'efficacité de leurs unités d'élite, leur désorganisation collective transforme la retraite en débâcle.

Les lecteurs de *La plupart ne reviendront pas* ne pourront pas oublier certains personnages, telle ou telle scène atroce ou surréelle: les partisans russes que les Allemands capturent, plongent dans l'essence et transforment en torches vivantes, le carabinier qui, lors de la bataille d'Arbouzovka, pense être mort et continue de combattre. Laissons la parole à Eugenio Corti:

« Ce carabinier, ami d'un de nos soldats, me raconta également une étrange aventure qui lui était arrivée à Arbouzovka.

« Il formait un petit groupe avec quatre ou cinq autres camarades, lorsqu'une roquette de katioucha explosa au milieu d'eux, les fauchant tous. Lui seul était resté debout. Le choc était d'autant plus fort que les autres apparaissaient littéralement déchiquetés; un gros éclat avait arraché net la partie antérieure du thorax de l'un d'entre eux: on voyait, intacts, les poumons, le cœur et l'estomac. "Comme si l'on avait ouvert un livre", m'expliqua-t-il.

« Par suite du traumatisme, le carabinier avait perdu ses esprits et s'était convaincu qu'il était mort: ce n'était plus lui qui vivait, mais son âme. Il était demeuré dans cette conviction pendant quelques jours, jusqu'à ce que, trouvant de la nourriture, il eût pu reprendre quelques forces. Pendant cette période, il montait à l'assaut avec les Italiens et il les encourageait de la voix et du geste, cependant il ne tirait pas ni ne s'abritait des balles ennemies, car un mort ne saurait tuer ni être tué. »

La guerre des fantômes, a-t-on écrit.

Italiens, Allemands, Russes se rejoignent dans la mort, qui révèle enfin les visages, transformés par le froid en des masques de glace grimaçants, pitoyables ou effrayants. Sur ces visages souffrants Eugenio Corti ne lit ni la joie de la victoire ni le désarroi de la défaite: au-delà de la douleur et dans la douleur, il décèle un cri muet, une terrible protestation contre l'horreur et l'absurdité de la guerre, car ce journal a été écrit pour faire abhorrer la guerre. La guerre, et non point l'homme, quelle que soit la couleur de son uniforme.

La plupart ne reviendront pas n'est ni un acte d'accusation contre les responsables de cette guerre ni un plaidoyer pour la cause de l'auteur. Eugenio Corti ne cache pas sa déception en constatant le médiocre comportement des troupes ordinaires italiennes, il ne passe pas sous silence ses propres défaillances – rapportées avec la même sobriété que ses

initiatives permettant de sauver nombre de vies humaines; mais il s'attache surtout à montrer les causes des erreurs et des horreurs que l'homme peut commettre. Le supplice du froid, l'affaiblissement physique, la menace constante de la mort provoquent une usure du courage, même chez les plus vaillants: on peut périr une fois, en se jetant, baïonnette au canon, sur les mitrailleuses russes qui fauchent les soldats par dizaines; on peut écouter la voix de l'honneur et mourir les armes à la main, plutôt que de connaître la captivité, antichambre du trépas; on peut braver le danger, mais il est très dur de résister à cette agonie sans cesse renouvelée qu'est la retraite dans la steppe russe.

Cette retraite a été comparée à la découverte et à la traversée d'un monde infernal – le paradis ou l'Éden perdu étant l'Italie dont quelques souvenirs ensoleillés et fugaces traversent le récit dans l'espoir d'atteindre le salut. Telle une masse de réprouvés, ces colonnes de soldats errent dans un monde chaotique, où les repères spatiaux et temporels – comme l'auteur s'en explique – sont brouillés ou effacés. On ne sait plus très bien vers où l'on se dirige; les attentes interminables ravivent les doutes; l'absence de communication avec les lignes amies ajoute à l'angoisse; l'alternance insoutenable d'espoirs et de désillusions mine les esprits. Mais cette « saison en enfer » est avant tout une plongée à l'intérieur de l'homme. Le déchaînement des éléments naturels fait apparaître au grand jour, dans ce décor dépouillé de la steppe russe, où l'homme mesure sa petitesse par rapport à une nature souveraine et indifférente, le mélange inextricable de lâcheté et d'héroïsme, de démissions et de dévouements, d'égoïsme et de générosité dont est pétrie la pâte humaine, dans son ensemble et dans chaque individu. L'armée devient troupeau, la retraite devient débandade, parce que la défaite de l'homme commence dans son âme; là où les valeurs humaines déclinent, l'instinct animal de survie prend le dessus et menace de tout emporter: sens du devoir, solidarité, dignité. Parallèlement à la lutte contre le

froid et l'ennemi, c'est ce combat que *La plupart ne reviendront pas* relate.

Aussi ce livre est-il bien plus qu'une simple chronique, d'ailleurs admirable. L'ambition d'Eugenio Corti est plus grande : tenter de comprendre, au-delà de son expérience personnelle, nécessairement limitée, le mystère du mal, en l'occurrence ce fléau pour l'humanité qu'est la guerre. Tel est le sens de la citation de l'Évangile de Marc – l'apocalypse synoptique qu'Eugenio Corti a mise en exergue à son récit : « Priez pour que ces choses n'arrivent pas en hiver. » La guerre est un châtiment permis par Dieu. En défigurant le visage de l'homme, les bourreaux défigurent leur propre face d'où ils voudraient faire disparaître la trace divine. Le mystère de la souffrance individuelle et collective laisse entrevoir, au-delà du silence apparent de Dieu dans un monde que la justice a déserté, une solidarité secrète, une sorte de réparation pour d'autres crimes que l'humanité a commis. Il laisse pressentir un chemin de purification et d'espérance. Dans cette nuit de l'homme et de l'esprit brillent des lumières d'espoir : le dévouement silencieux de tant d'individus ; l'attitude des vieux paysans et paysannes russes : accablés de souffrances par le pouvoir communiste d'abord, puis par les Allemands, ils ont encore suffisamment de foi en Dieu et en l'homme pour prodiguer généreusement des soins aux soldats « ennemis » atteints d'engelures.

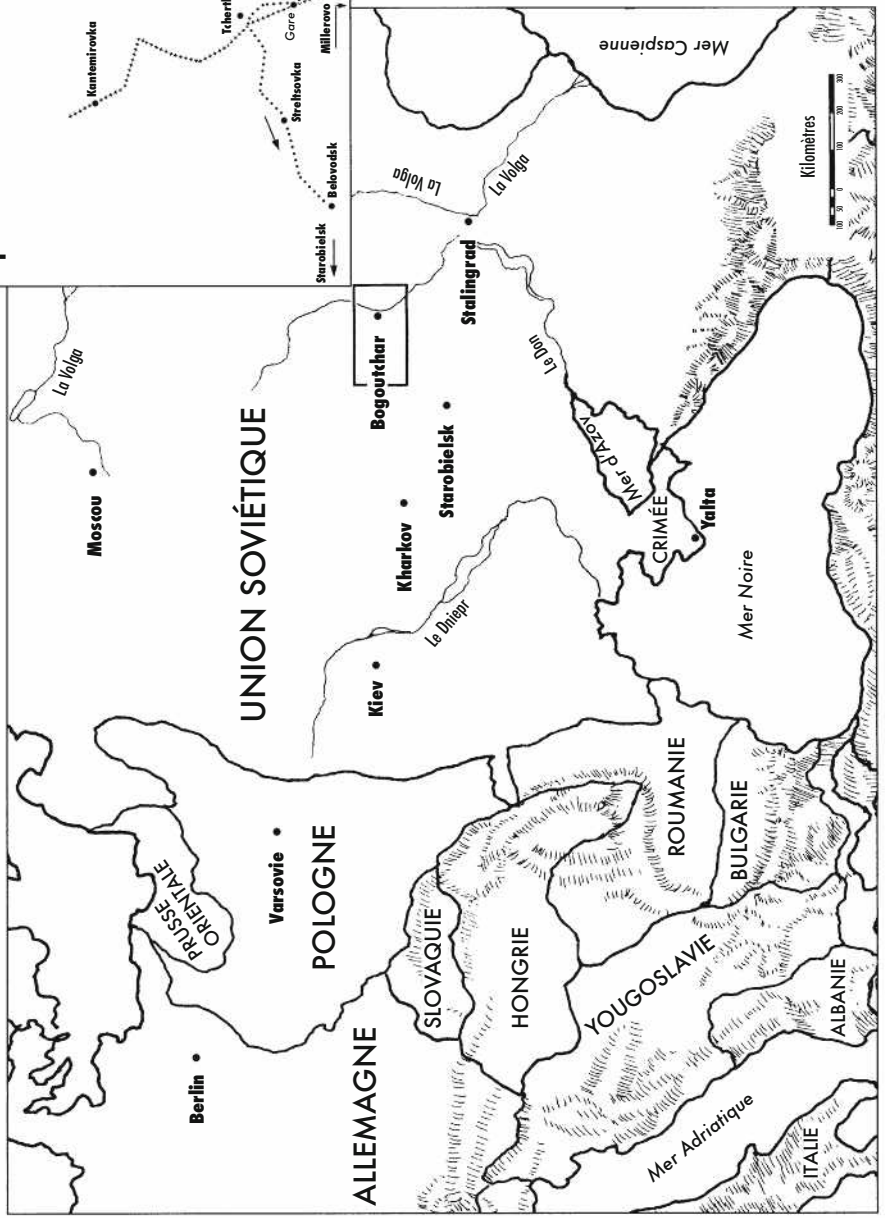
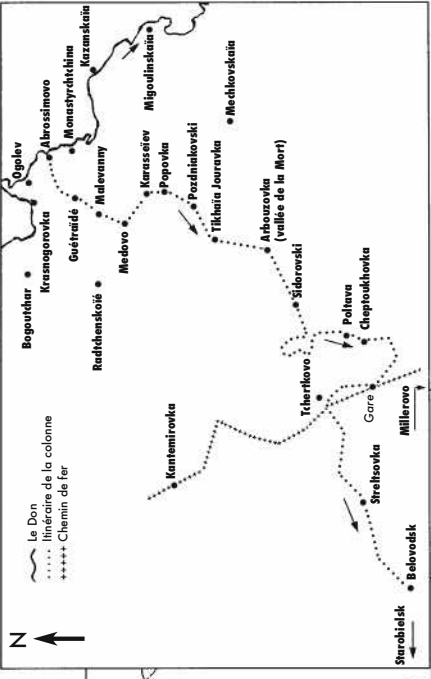
La plupart ne reviendront pas est un témoignage et un mémorial. Eugenio Corti veut arracher à l'oubli ces pans d'histoires individuelles et collectives ; à défaut de leur donner une sépulture, il veut perpétuer le souvenir de ses camarades disparus – il est dans ce livre des silhouettes inoubliables, telle celle de Zoilo Zorzi, le jeune officier vénitien qui prend congé avec élégance de ses camarades et de la vie ; il veut les sauver de cette autre forme de mort qu'est l'indifférence. Ne serait-ce qu'à ce titre, *La plupart ne reviendront pas* est un livre exceptionnel. Mais il est aussi, à sa manière, un « roman de formation ». De cette épreuve infernale, qui a sonné le glas

de bien des illusions, Eugenio Corti sort plus mûr, moins porté à ne faire fond que sur ses propres forces. Cependant, cette expérience terrible n'a en rien entamé son énergie.

Pour Eugenio Corti, en effet, la campagne de Russie n'a pas été un adieu aux armes. Rapatrié en 1943, il sait quel est son devoir : après l'écroulement du régime fasciste, il traverse le front pour rejoindre dans le sud de l'Italie les unités de l'armée régulière italienne qui se reconstituent et qui vont se battre aux côtés des Alliés. Eugenio Corti combat jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, apportant son concours à la libération de l'Italie de l'occupation nazie et fasciste, navré d'être l'allié indirect des bolcheviks, comme il avait été navré, auparavant, d'être l'allié de l'Allemagne nazie. De cette nouvelle campagne naîtra le livre autobiographique *Les Derniers Soldats du roi*. Le journal de la retraite de Russie, unanimement tenu pour un chef-d'œuvre du genre, et le livre de la campagne d'Italie constituent un diptyque qui annonce l'admirable fresque historique du *Cheval rouge* (1983), un roman traduit en de nombreuses langues et bien connu des lecteurs francophones, où Eugenio Corti, plus que jamais fidèle à sa quête de la vérité historique et humaine, élargit le champ de sa réflexion à l'histoire d'un groupe de jeunes Lombards de 1940 à 1974. Mais sa vocation d'écrivain est née dans la steppe russe, quelque part entre Abrossimovo et Tchertkovo, entre le 19 décembre 1942 et le 17 janvier 1943.

François Livi, 2003

Je remercie vivement mon très cher ami Gérard Genot d'avoir bien voulu relire la traduction de ce livre. Si les imperfections de celle-ci ne sont dues qu'à moi, les éventuelles qualités qu'un lecteur pourrait y déceler lui doivent beaucoup.



*J'offre ces pages
à la Madone de ma région,
la Madone du Bois par les mains de ma Mère.*

*Que ces pages soient avant tout une prière
pour ceux qui avec moi ont partagé le pain,
avec moi ont combattu et souffert,
avec moi ont très douloureusement espéré,
et sont enfin restés sans vie
sur les interminables routes de la steppe.*

« *Priez pour que ces choses n'arrivent pas en hiver.* »
(*De l'Évangile de la fin du monde, Marc XIII, 18*)

1

Dans ce journal est consignée la fin du 35^e corps d'armée, l'un des trois corps de l'armée italienne engagés en Russie (ARMIR), plus précisément celui qui jusqu'à l'été de cette année 1942 avait été le CSIR, le seul corps d'armée italien en Russie. Au cours du même cycle d'opérations furent également détruits les deux autres corps : le 2^e, puis, un mois plus tard, le corps de Chasseurs alpins. Avec nous autres Italiens furent écrasées les quelques unités allemandes déployées au milieu de nos troupes.



Jusqu'au début du mois de décembre, nos affaires n'avaient pas trop mal marché sur les rives du Don, même après que le « Don paisible » eut entièrement gelé : escarmouches sans grande intensité à l'arme légère, quelques échanges d'obus d'artillerie, et des coups de main nocturnes de part et d'autre.

Au cours de la première moitié de décembre, cependant, ces incursions avaient progressivement pris de l'importance, au point de se transformer parfois en batailles, limitées mais acharnées. Tant et si bien que nous commençâmes d'abord à soupçonner, puis à nous convaincre que les Russes étaient en train de préparer une véritable offensive.

Le 35^e corps d'armée – déployé sur le fleuve, le front étant au nord – était constitué des divisions suivantes : la

298^e division allemande à gauche, la Pasubio au centre, et la Torino à droite*¹. Parmi nous autres officiers, le bruit courait que le secteur tenu par la Pasubio était de trente-trois kilomètres; le secteur tenu par les deux autres divisions devait être comparable.

Mon unité, le 30^e groupe d'artillerie de corps d'armée, était justement déployée en appui à la division Pasubio. Elle comportait trois groupes (les 62^e, 61^e et 60^e) dotés de vieux canons de 105 (prises de guerre de 1915-1918) auxquels on avait ajouté un groupe très moderne d'artillerie d'armée, doté de pièces de 149 et de 210.

Je me trouvais ces jours-là, en tant qu'observateur d'artillerie² du 61^e groupe, auprès du commandement du 2^e bataillon du 80^e régiment d'infanterie Pasubio, à Abrossimovo, sur le Don. Nous fûmes définitivement fixés quant aux intentions de l'ennemi lorsque la division de Biélorusses qui nous faisait face fut remplacée, du jour au lendemain, par des divisions fraîches d'Ouzbeks et de Tatars, des soldats qui étaient sous les drapeaux depuis quelques mois à peine. Aussitôt des déserteurs³ avaient commencé à rejoindre nos tranchées: ils parlaient tous d'une offensive imminente.

(Il s'agissait de petits hommes aux yeux obliques et au visage tout sillonné de rides jaunâtres. Descendants des Mongols de la Horde d'or de Gengis Khan, ils étaient encadrés, sans ménagement, par les rares Russes de souche qui se trouvaient dans leurs unités. Lors d'un interrogatoire, un prisonnier affirma, en nous montrant ses cicatrices, que son « camarade officier », au lieu de l'appeler par son nom, avait l'habitude de le héler par un coup de fouet en plein visage. Mal équipés, peut-être parce qu'il s'agissait de troupes à utiliser comme chair à canon – par exemple, ils n'avaient pas de vareuse –, beaucoup d'entre eux avaient bourré de foin la doublure de leur manteau, cherchant à se protéger du froid. L'idée qu'on pût tomber dans de telles mains n'avait rien d'attrayant...)

* Les notes de l'auteur, auxquelles renvoient les appels de note dans le texte, sont réunies à la fin du volume (p. 293-314). (*Note du traducteur.*)

Par la suite, notre commandement nous avait lui-même prévenus qu'il fallait nous tenir prêts. Malgré cela, et bien que l'on sût que les forces ennemies étaient de loin supérieures aux nôtres, aucun renfort n'avait été massé sur nos arrières, si ce n'est quelques bataillons de chemises noires, déjà très éprouvés, et quelques bataillons allemands. À l'évidence, le commandement ne disposait plus de réserves: elles avaient toutes été dévorées par la fournaise de Stalingrad.

À certains endroits où notre ligne de front s'écartait de la rive du fleuve, des compagnies ennemies complétèrent leurs préparatifs en vue de l'offensive en traversant nuitamment le Don et en se disposant, à portée de nos tranchées, dans les replis de terrain du *no man's land*.

Nos mortiers de 81 les avaient pilonnées pendant des heures avec des obus « grande puissance », sans susciter de réaction. Une fois de plus, la façon dont le commandement ennemi utilisait ses hommes était effroyable: un déserteur raconta qu'une de ces compagnies, ayant été entièrement détruite, avait été remplacée par une autre, qui avait pris la même position d'attente dans la neige.

Telles étaient les circonstances où nous nous trouvions à l'aube du 16 décembre 1942, le jour où les Soviétiques déclenchèrent leur gigantesque offensive.

Mon propos, dans ce journal, n'est pas d'évoquer la bataille qui fut livrée, ni les trois journées très dures qui ont suivi. Quoi qu'il en soit, l'après-midi du 19, la division Pasubio, avec ses quelques renforts de chemises noires et d'Allemands, tenait toujours, bien qu'elle eût dû reculer dans certains secteurs de quelques kilomètres, lorsque les Allemands nous donnèrent l'ordre de nous replier sur Mechkovskaïa⁴, en sauvant ce qui pouvait l'être. Cet ordre, le premier qui ne vint pas de nos propres états-majors, nous abasourdit: les unités de l'avant n'avaient pas de carburant; un tel ordre impliquait la perte de tout notre matériel.

Vers quinze heures, c'est-à-dire au crépuscule (la lumière du jour ne durait que huit heures), nous autres du 61^e groupe commençâmes aussi à nous replier.

Notre carburant se limitait à ce qui restait dans les réservoirs des véhicules : un peu de gasoil et d'essence, de quoi parcourir de dix à vingt kilomètres. Plusieurs camions Fiat 626 et OM ne purent démarrer car l'allumage de leur moteur à gasoil devenait très difficile par une température de $-15\text{ }^{\circ}\text{C}$ à $-20\text{ }^{\circ}\text{C}$. En revanche, les tracteurs, du vieux modèle Pavesi 4, qui roulaient à l'essence, s'ébrouèrent tous dans un tintamarre métallique qui nous rappelait les premiers bruits du matin au temps de notre avancée.

Pas une seule des voitures de l'unité d'état-major ne put démarrer ; du coup, après les avoir inutilement chargées, nous, qui appartenions à cette unité, nous mîmes en formation à pied, le commandant Bellini en tête. Derrière notre embryon de colonne se rangèrent en ordre, avec leurs officiers, les hommes des trois batteries qui n'avaient pas trouvé place dans les véhicules en état de rouler. Nombre d'entre nous, aussi bien officiers que soldats, avaient jeté des couvertures sur leurs épaules pour se protéger du froid.

Nous n'avions rien détruit.

Le commandant m'avait interdit de tirer dans les logements radio et les blocs moteur de mes deux autopatrouilleuses. Nous ignorions tout de ce qui nous attendait ; il nous répugnait d'imaginer que nous allions réellement perdre ce matériel. Que nous ne reviendrions plus... Nous reviendrions... Quand ? Bientôt !...

Les voitures partirent les premières : elles avaient l'ordre de rejoindre le village de Mechkovskaïa et d'y attendre – du moins celles qui seraient en mesure d'y parvenir – la colonne qui avançait à pied.

Aussitôt après, nous nous ébranlâmes à notre tour.

Les arbres qui entouraient nos positions, et qui venaient d'être les témoins de quelques-unes des heures les plus tumultueuses de notre vie, se dressaient, dépouillés et sombres, dans le grand froid ; aux jours cléments, nos chansons avaient traversé leur ramure avant de se disperser. Des cheminées qu'on voyait saillir de la terre ne se dégagent plus, bien souvent, la petite fumée bleuâtre qui nous était familière.

Le commandant Bellini m'ordonna de me tenir à l'arrière-garde de l'unité d'état-major. Cette désignation témoignait de sa confiance à mon égard, mais elle ne me réjouit guère, car dès les premiers pas j'avais ressenti à la cuisse gauche une sorte de contraction : si elle devait s'amplifier, comme cela m'était arrivé un mois auparavant, lors d'une brève partie de chasse, elle m'empêcherait de marcher en quelques heures.

Dans ces circonstances, je reçus une preuve émouvante du dévouement de mes soldats. Je ne parle pas de ceux qui formaient les deux patrouilles d'observateurs du groupe – et qui, venant d'arriver d'Italie, étaient effrayés des risques qu'ils avaient courus sous mes ordres pendant la bataille du Don –, mais des « vieux » soldats de la 2^e batterie, avec lesquels j'avais mené à bien le précédent cycle d'opérations⁵.

En effet, le caporal Gimondi, un solide Bergamasque aux épaules carrées, s'étant enquis de ma forme, et apprenant que ma jambe commençait à se raidir, jeta son lourd sac à dos bourré de vivres et me dit : « Mon lieutenant, moi, je ne vous abandonne pas. Si je m'en sors, je m'en sortirai avec vous ; sinon, on y restera tous les deux. » Sur quoi il marcha à mes côtés pendant des heures et des heures, jusqu'au moment où je fus certain de pouvoir marcher sans problème.

Plus tard, le caporal-chef Giuseppini se rangea sur mon autre flanc, pour ne plus me lâcher tant que le danger ne fût pas écarté. Giuseppini, le violent chef de pièce aux cheveux désormais tout blancs, originaire de la région de Lodi : que de souvenirs de guerre me liaient à lui...

Dans l'obscurité désormais complète, sur la route de neige battue qui conduisait à Mechkovskaïa par Malevanny et Medovo, se constituait la plus imposante colonne humaine que j'aie jamais vue.

Nous étions des milliers et des milliers, silhouettes sombres en mouvement sur la piste blanche qui fendait, avec force louvoiements, des étendues infinies de neige vierge.

À la foule des piétons se mêlaient de nombreux traîneaux tirés par des chevaux de trait russes – en général par paires –, quelques charrettes, et bien des véhicules automobiles.

À un croisement, le commandant nous fit effectuer un écart sur la droite, en direction de l'endroit où était déployé le 62^e groupe, afin de nous joindre à ce dernier. Mais le 62^e était déjà parti, abandonnant ses douze canons sur leurs positions.

C'était le premier cas de panique qu'il me fut donné de voir pendant cette retraite.

Les culasses n'avaient même pas été toutes mises hors d'usage; perplexes, nous nous chargeâmes nous-mêmes de retirer les percuteurs restants et de les enfouir dans la neige, loin des lieux.

Revenus sur la route, nous tombâmes bientôt sur une pièce de notre 2^e batterie qui avait glissé et dévalé un petit talus. Lors de l'accident, un homme avait été écrasé par les roues du chariot: il gisait sur le sol, petit tas oblong de loques sombres sur la neige blanche.

Avec notre aide, la pièce fut hissée sur la route et put repartir en tanguant derrière son tracteur.

Nous reprîmes notre marche au milieu d'un fleuve d'hommes et de véhicules faisant route vers le sud.

*

Un peu plus d'une heure après notre départ, nous traversâmes Guétraïdé*, un petit village de l'arrière, truffé d'états-majors et de magasins: tous, sans exception, avaient été abandonnés.

Perdue au milieu des petites maisons au toit de chaume, une haute bâtisse en maçonnerie brûlait en éclaboussant le ciel de rouge. Par moments, de vifs éclairs déchiraient les flammes, accompagnés de formidables détonations: c'était un dépôt de munitions que les nôtres avaient incendié.

De ces explosions jaillissaient parfois vers le ciel rouge, en sifflant furieusement, des douilles d'obus de gros calibre. Quelques-unes passèrent juste au-dessus de nos têtes pour s'écraser dans la neige voisine avec un claquement terrifiant.

C'est à Guétraïdé que nous commençâmes à avoir l'impression que notre mouvement prenait davantage l'allure d'une fuite que d'une retraite. Des camions, des camionnettes, des traîneaux, du matériel en tout genre avait été abandonné dans le désordre. La neige était tavelée d'innombrables taches sombres: les effets dont s'étaient débarrassés ceux qui nous avaient précédés. Vêtements, couvertures, instruments, caisses de munitions, et malheureusement aussi des mitrailleuses – tantôt l'arme, tantôt le trépied – ainsi que des tubes et des plaques de mortiers de 81, et de nouveau des vêtements et des objets de toutes sortes.

Ce triste spectacle nous accompagnerait pendant quelques kilomètres.

Vers Guétraïdé confluait d'autres routes, d'autres pistes, si bien que la voie qui sortait du village vers le sud était littéralement bondée, entre ses deux remblais de neige, de gens en marche.

* *Ghetraide* dans l'édition originale. Il se peut qu'il ne s'agisse pas d'un village, mais d'un lieu de stockage de céréales (*Getreide* en allemand), marqué comme tel sur les cartes topographiques militaires dont s'est servi l'auteur. (*Note de l'éditeur.*)

C'est là que, pour la première fois, notre groupe qui marchait en bon ordre – les hommes en rang par trois, l'unité d'état-major toujours en tête, et en queue les trois batteries (il avait fallu que les officiers s'égosillent pour que cet ordre fût maintenu!) – fut désorganisé par des formations de fantassins et de chemises noires qui pénétrèrent dans ses rangs.

Il y avait là des unités qui avaient perdu jusqu'à leur dernier officier dans la bataille du Don.

Nous avançâmes dans une cohésion relative qui devait tenir jusqu'à deux heures du matin environ, au moment où, après Medovo, notre groupe fut dissous dans le flot des hommes qui rebroussaient chemin parce qu'ils avaient trouvé la route barrée par l'ennemi.

Mais procédons par ordre. Une fois que notre belle ordonnance eut été rompue, le commandant Bellini cessa de s'arrêter tous les cinq cents mètres pour s'assurer que les soldats marchaient très exactement en rang par trois. Les officiers des batteries et moi-même nous rendîmes à la tête de la colonne du groupe, derrière le commandant.

J'étais toujours escorté par Gimondi et Giuseppini.

Tandis que je marchais, une question angoissante m'étreignait: « Aurons-nous le temps d'échapper à l'étau ennemi, ou serons-nous pris dans une poche? » Les autres officiers, à commencer par le commandant, semblaient exclure tout danger; les soldats, de leur côté, ne se rendaient pas compte de la situation et passaient de l'assurance la plus inconsciente à l'incertitude, à des débuts de panique.

Pour ma part, j'étais pessimiste, et pourtant j'étais encore fort loin de la réalité.

Je ne pus reconstruire la situation que beaucoup plus tard: depuis trois jours, les Russes étaient en train de déferler par une brèche ouverte à quelque quarante kilomètres à l'ouest de la division Pasubio, sur le front tenu par les divisions Ravenna et Cosseria du 2^e corps d'armée italien. À l'est, d'autres unités russes, qui avaient enfoncé le front tenu par la 3^e armée roumaine, à plus de cent kilomètres de nous,

avançaient à leur rencontre pour fermer la boucle⁶. Au-delà du secteur roumain, désormais en déroute, c'était Stalingrad, encerclée depuis le 23 novembre par de considérables forces russes, et plus loin encore se trouvaient les armées allemandes du Caucase, dans une position devenue intenable.

Il ne s'agissait donc pas d'une difficulté circonscrite à notre secteur : c'était l'ensemble de l'immense front sud, étendu sur plus de mille kilomètres, qui volait en éclats.

Nous marchions.

À certains croisements on pouvait voir, au milieu d'autres, la petite flèche en bois brut sur laquelle on avait écrit « Bellini », qui indiquait le chemin vers les positions que nous avions abandonnées. Le piquet soutenant la flèche dépassait à peine de la neige.

Un paysage d'innombrables collines basses, étendues à l'infini dans la nuit. Partout où le regard pouvait porter, il n'y avait que de la neige.

Dans les combes, des arbres dépouillés revêtus de gel, figés douloureusement dans le froid.

Derrière nous et sur nos flancs, les éclairs d'incendies lointains. Je priais.

Dieu est proche des hommes, et plus proche encore dans les moments d'épreuve. Avec humilité et ferveur, dans la plus grande simplicité, je Lui demandais de nous aider.



Nous marchions désormais depuis des heures et Malevanny aussi était resté derrière nous. Le froid était intense (-20°C selon mes estimations), mais comme nous étions en relativement bonne condition physique, nous parvenions à le supporter.

Par moments, j'échangeais quelques propos avec le commandant Bellini ainsi qu'avec le sous-lieutenant Zanotti, adjudant-major du groupe, étudiant en chimie à l'université de Milan ; il avait vingt et un ans, tout comme moi.

Garçon distingué, d'une famille aisée, Zanotti portait son sac de couchage comme une valise, et avec une bonhomie toute milanaise il se déclarait confiant: on n'allait pas tarder à être hors de danger. À cette conversation à bâtons rompus prenaient également part l'officier topographe Palasciano, le lieutenant médecin, les sous-lieutenants Lugaresi et Carletti de la 2^e batterie, et Mario Bellini, de l'état-major du groupe. Le commandant Bellini, qui avait passé huit ans en Somalie et supportait mal le froid russe, s'efforçait de maintenir le moral en plaisantant et en faisant mine de sous-estimer le danger: Dieu sait ce qu'ont dû lui coûter ces efforts! Nous savions que sur la ligne de front il ne sortait jamais de son refuge, car pour lui ces températures étaient insoutenables.

Pendant ce temps, à mesure que le carburant s'épuisait, les véhicules de notre groupement restaient de plus en plus souvent en rade le long de la route, notamment les tracteurs avec leurs pièces à la remorque. Le 60^e groupe en avait littéralement jonché la route, le nôtre faisait de même.

Tout aussi nombreuses étaient les pièces légères du 8^e d'artillerie Pasubio; puis commencèrent à apparaître les gigantesques et très modernes pièces de 149 et 210, attachées à leurs antiques tracteurs Breda, immobilisées sans plus personne autour d'elles.

Mon cœur se serrait en les voyant. Ce matériel avait tant coûté à ma patrie! Que d'efforts! Que de dépenses! Et il avait suffi d'un ordre comme celui que nous avons reçu quelques heures auparavant pour que tout fût perdu.

De temps à autre nous dépassions quelques charrettes de l'infanterie, dont les chevaux s'étaient effondrés ou se tenaient à genoux dans la neige, incapables de faire un seul pas de plus. Dans les yeux bons et cerclés de neige sale de ces bêtes, qui regardaient autour d'elles en quête de secours, on lisait une angoisse presque humaine.

J'appris qu'on avait abandonné le caporal-chef Tamburini dans l'un des camions de la 2^e batterie ; je le connaissais bien.

Quelques heures auparavant, il avait eu les jambes brisées par un faux mouvement d'une pièce. Il s'était retrouvé tout seul dans son camion en panne sèche. Frôlé par la marée humaine qui fuyait, le pauvre malheureux, en songeant aux jaunes Ouzbeks qui avançaient sans doute depuis le Don, livrés à la frénésie de la victoire, s'était mis à hurler qu'on ne l'abandonne pas, qu'on le tue plutôt d'une balle de mousqueton dans la tête. Il eut beau crier, on l'abandonna.

Je devais apprendre cela quelques jours plus tard, de la bouche même de ceux qui l'avaient abandonné.

Notre marche se poursuivait dans la nuit, que la réverbération de la neige rendait progressivement plus claire à nos yeux désormais accoutumés.

Toutes les heures environ, la colonne prenait une dizaine de minutes de repos, la « halte horaire » que prescrit le règlement ; beaucoup d'entre nous s'asseyaient alors dans la neige.

Pendant une de ces haltes, Zanotti s'endormit, par - 20 °C et dans la neige ! Mais il n'avait pas fermé l'œil de toute la nuit précédente, et il était épuisé par la dure fatigue du front.



Un peu avant Medovo, venant d'une route latérale, des colonnes allemandes se mêlèrent à la nôtre.

Aussitôt le courant se divisa en deux flots parallèles : à droite les uniformes sombres italiens, à gauche les Allemands dans leur lourde tenue blanche ; ils chaussaient tous des bottes de feutre.

La différence entre eux et nous sautait aux yeux d'emblée.

D'abord, ils disposaient de carburant et d'un grand nombre de véhicules en état de marche ; chaque canon léger avait son tracteur, parfois de fabrication russe, avec de l'essence en quantité.

De plus, ils possédaient de très nombreux traîneaux et charrettes russes, tirés par deux ou trois chevaux. Il y avait un véhicule pour huit ou dix soldats, qui pouvaient se reposer à tour de rôle. Ils ne portaient rien sur eux, même pas les armes ; ils étaient suivis de tout leur équipement et des vivres.

Si un Italien, épuisé, cherchait à s'accrocher à l'un de leurs attelages, ils le chassaient en hurlant et en jurant.

Par la suite, ils deviendraient pires encore.

Cependant, le nombre de nos véhicules automobiles continuait de diminuer. Ceux qui pouvaient encore rouler étaient couverts de grappes humaines ; parmi les uniformes sombres se détachaient aussi quelques tenues blanches allemandes, car les Italiens sont trop bons.

Les monumentaux tracteurs Breda, qui avançaient en remorquant leurs immenses canons de 149 et 210, semblaient des ruches humaines : des hommes sur le moteur, sur la cabine, sur la bâche, sur la pièce, assis ou suspendus à la moindre prise. D'incroyables disputes éclataient pour une place ou un semblant de place : après trois jours de combats dans la neige, beaucoup d'hommes étaient épuisés.

J'en aperçus un – de constitution menue – qui se débattait au sol, en proie à des convulsions.

À ce moment-là, la colonne était arrêtée ; je le fis relever par quelques soldats et, ayant atteint une camionnette découverte, je demandai aux Allemands de l'embarquer.

Ils acceptèrent sans protester : à l'époque, je les connaissais peu, et trouvai cela naturel.

Environ une heure plus tard, je vis un soldat en proie au délire : le premier d'une longue série à venir. C'était un pauvre fantassin, assis dans la neige sur le bord de la route, qui parlait de vertes prairies et du murmure des eaux, et déclamaient des phrases de romans à la Salgari. Je tentai d'arrêter une quarantaine, peut-être, de véhicules allemands, mais, les uns après les autres, nos alliés répondirent à mes

signes par le dédain ou par des cris. Cela contribua à me les faire mieux connaître.

Arriva enfin un véhicule italien : un tracteur Breda avec son fût de 210. Je l'arrêtai et fis charger le malheureux qui essayait de s'y opposer.

Avant de repartir, le chauffeur me prévint qu'il ne lui restait de l'essence que pour sept ou huit kilomètres. Ainsi, le sort de cet homme était scellé.

Nous marchions.

La contracture de ma jambe n'avait pas encore disparu.

Plus tard, j'ai souvent repensé à cet accident singulier : pourquoi la Providence le permit-elle ? Si ma jambe avait été entièrement bloquée, j'eusse été perdu dès le premier jour. Peut-être voulait-elle que je constate, par expérience directe, que la vie des hommes est, littéralement, suspendue à un fil.

Le commandant, ayant appris l'état dans lequel je me trouvais, m'invita à monter dans le premier véhicule où je trouverais une place. Minuit devait être déjà passé.

Prenant par le haut et la droite, nous avons dépassé Medovo.

À la sortie du village, sur un terrain couvert de neige, bivouaquaient les chemises noires d'une légion, la Tagliamento, me semble-t-il, des bataillons Mussolini. Tout près d'une étendue impressionnante de véhicules automobiles italiens de tout genre, abandonnés.

Parmi ceux-ci j'aperçus les derniers tracteurs Pavesi de mon groupement, avec leurs pièces.

Plus loin, lors d'un arrêt de la colonne, je m'approchai d'un tracteur chenillé allemand, qui tirait une remorque remplie de fûts d'essence, laquelle à son tour traînait un canon antichar. Il était commandé par un sous-lieutenant de petite taille, au nez aquilin. Nous parlâmes en français. Je l'entrepris « à la *gentleman* », la seule manière, si l'on exclut la violence, qui ait quelque prise sur les Allemands. J'obtins

une place sur la remorque pour moi-même et pour un soldat de mon groupement, qui n'allait pas bien non plus.

Au moment du départ, un autre sous-lieutenant italien monta à nos côtés, provoquant des récriminations de la part du sous-lieutenant allemand. D'autres Italiens auraient voulu monter, et se pressaient tout autour.

Nous nous mîmes en route, avec des arrêts intermittents.

Si l'on ne bougeait pas, le froid devenait très intense, presque insoutenable. Du coup, le soldat puis le sous-lieutenant descendirent.

D'autres montèrent.

Le sous-lieutenant allemand protesta en criant.

Un arrêt, la route, puis un nouvel arrêt.

À un petit village après Medovo (peut-être Karasseïev), nouvel arrêt. On déchargea de l'essence pour ravitailler des camions.

J'en profitai pour m'approcher d'un immense feu entouré par une marée humaine : c'était un dépôt de vivres que l'on avait incendié.

Je pus me réchauffer pendant quelques minutes. Enfin !

Je revins à la remorque et nous repartîmes.

Et voici les premiers spectacles de morts d'épuisement et de froid : ces petits tas de loques sur la neige piétinée de la route se révélèrent à mes yeux qui ne voulaient y croire, qui souffraient et espéraient douloureusement se tromper, des fantassins transformés en blocs de glace, dont les dents mises à nu formaient un rictus de douleur.

Nous passions notre chemin...

La large route était toujours occupée par les deux grandes colonnes en marche.

Tout à coup nous commençâmes à rencontrer des hommes qui venaient à contre-courant ; bientôt ils se transformèrent à leur tour en colonne et encombrèrent la piste de telle façon qu'ils obligèrent ceux qui avançaient à s'arrêter.

Je sautai à terre. J'interrogeai des officiers qui refluaient : ils m'apprirent, quoique de manière confuse, que la poche

s'était refermée devant nous; depuis quelques heures, d'après leurs estimations. Il était environ deux heures du matin, le 20 décembre.

Ayant pris congé du sous-lieutenant allemand, je retournai au village. Je communiquai la mauvaise nouvelle au commandant Bellini, sans me faire entendre des hommes.

Puis j'entrai dans une isba bondée de soldats pour me réchauffer un peu.

D'après ce que nous savions, jamais aucun Russe n'avait réussi à s'échapper des poches allemandes.

3

Quelques minutes plus tard, j'entendis qu'on appelait au rassemblement le 30^e artillerie: au 61^e groupement s'étaient joints des soldats isolés du 60^e ainsi que du 62^e; cependant, beaucoup de soldats du 61^e avaient perdu le contact avec leur groupement.

J'entendais, hors de l'isba, non seulement la voix du commandant Bellini, mais aussi celle du capitaine Rossitto, qui commandait la 1^{re} batterie.

Je tardai à sortir car, au-delà de la fatigue, l'idée de replonger si vite dans ce froid atroce m'était insupportable.

Lorsque enfin je sortis, le groupement était parti: sur la route de glace, il n'y avait plus que quelques retardataires, mêlés à la foule des soldats d'autres unités.

Dans la nuit très froide et claire, j'appelai à grands cris, à plusieurs reprises; personne ne me répondit.

Cette solitude infinie était muette, comme étaient muets les hommes gris qui y fourmillaient.

Ces hommes étaient si peu de chose! Même avec eux, ce décor impersonnel semblait désert.

Je devais rejoindre le plus tôt possible mon groupement!

J'entrai dans la grande colonne qui, laissant sur sa gauche la route de Mechkovskaïa, sortait du village vers le sud, en

direction de Popovka, où l'on disait que les Allemands tenteraient de percer.

Tout à coup passèrent à côté de moi quelques tracteurs du 8^e artillerie Pasubio, traînant leurs pièces, couvertes d'hommes; je bondis sur le marchepied d'un tracteur. Accroché ainsi, je parcourus les six ou sept kilomètres qui me séparaient de Popovka.

Le jour commençait à poindre.

Tout autour, le ciel et la terre s'étendaient à perte de vue.



Une fois entré dans le bourg, je tombai sur des connaissances du 80^e régiment d'infanterie. Le lieutenant Correale – professeur de philosophie dans la vie civile – était épuisé, harassé par les combats des derniers jours; il parlait avec difficulté, d'une voix rauque. Il me dit que, s'il devait marcher une journée de plus, il mourrait. Je cherchai à lui redonner du courage.

Ce fut la dernière fois que je le vis.

Me reviennent à l'esprit les discussions que Correale et moi-même avons eues certains soirs, au mess du 2^e bataillon à Abrossimovo, sur le Don, avec le chef du bataillon, le commandant Pacini.

Nous deux, qui n'avions guère l'expérience des soldats d'autres pays, soutenions avec un élan juvénile que le soldat italien était supérieur aux autres. Le commandant – un Piémontais âgé, au visage excessivement ridé – était d'un avis contraire.

Assis à une petite table à l'écart, le sous-lieutenant Barnabè nous regardait courroucé parce qu'il se faisait tard: tous les autres officiers étaient allés se coucher et nous ne nous décidions pas à quitter le local du mess. Arrivé depuis peu d'Italie, Barnabè dormait dans cette pièce; il n'était sous-lieutenant que depuis deux mois.

Puis étaient arrivés les jours des grandes batailles. Barnabè, qui par un soir de lune était parti sur un traîneau rejoindre une compagnie – heureux, malgré tout, de prendre enfin le commandement d'un peloton –, était mort ; le commandant Pacini aussi était tombé. Il y avait eu beaucoup de morts, dans ce bataillon.

Après la tourmente, j'étais tombé par hasard sur Correale qui, en boitant, donnait la chasse à des soldats qui tentaient de se débiter en quittant la ligne de front : c'étaient, pour la plupart, des recrues siciliennes, fraîchement débarquées d'Italie. Nous avons reconnu que, dans nos discussions passées avec le commandant Pacini, c'était lui qui avait eu raison, et nous tort.

Mais ne nous laissons pas distraire par d'autres souvenirs.

Du 2^e bataillon, il y avait là aussi le capitaine Lanciai et le sous-lieutenant Fabbrocini, un Napolitain. Tout comme Correale, le capitaine Lanciai marchait avec quelque difficulté.

Une halte.

Il faisait plein jour lorsque les Allemands, avec huit ou neuf de leurs puissants chars lourds, sortirent du bourg vers l'ouest pour effectuer une percée ; c'est du moins ce que tout le monde disait.

Ils étaient suivis de leur train ainsi que de la plupart des Italiens, qui formaient deux énormes courants compacts, noirs sur la neige.

L'immense et irrégulière cuvette autour de Popovka n'était plus désormais qu'un fourmillement d'hommes ; beaucoup continuaient d'arriver du côté de Medovo, c'est-à-dire du nord.

J'avais commencé à marcher à côté de Fabbrocini, à qui me liaient bien des souvenirs de guerre et une vive cordialité. Il commandait le peloton d'éclaireurs d'Abrossimovo, presque entièrement détruit.

Nous fîmes une halte sur le versant d'une colline très étendue. Les Allemands effectuèrent quelques manœuvres

afin de tromper l'ennemi, c'est du moins ce que nous crûmes en déduire par la suite. Mais ils ne tentèrent aucunement de percer.

Nous deux attendions dans un froid terrible. Nous étions assis dans la neige, comme d'autres, au milieu de hautes herbes sèches. Des éclaireurs du peloton de Fabbrocini se joignirent à nous. Ils avaient encore l'air crâneur.

Derrière nous, nichées dans les replis du terrain et couvertes de paille et de neige, se trouvaient les isbas de Popovka. Devant nous, dans les directions sud et ouest, d'après nos estimations, se déployaient d'immenses étendues de neige, que voilait un brouillard glacé. Pas un seul signe de vie.

À un moment donné, je dus me lever : j'étais à moitié gelé.

Je me mis à errer tout seul et enfin, au milieu de la masse des soldats, je tombai sur mon commandant Bellini. Il avait à sa suite plusieurs officiers du groupement.

Peu à peu le froid devenait lancinant : il nous semblait invraisemblable d'être encore vivants après tant d'heures de souffrance. En attendant la percée, il fallait absolument trouver un semblant d'abri...

Le capitaine Rossitto – un homme corpulent, au visage violacé – se chargea d'en trouver un pour tout le monde dans une grange qu'il connaissait.

Comme il tardait à revenir, le commandant décida de recommencer à marcher ; nous revînmes lentement dans le bourg.

Nous ne reverrions plus le capitaine Rossitto. J'appris par la suite qu'il avait trouvé du cognac dans une charrette que les Allemands avaient abandonnée ; aiguillonné par ce froid qui vous ôtait la raison, il avait bu outre mesure. C'est peut-être pour cela que, plus tard, il ne s'était pas aperçu que nous quittions Popovka.

Nous entrâmes dans une isba, occupée en partie par des chemises noires.

Tout à coup, des coups de mortier éclatèrent à l'extérieur, entre les petites maisons et le long des murets en pierre sèche encapuchonnés de neige. C'étaient les premiers coups ennemis qui tombaient sur la colonne.

Les Russes devaient être bien proches, s'ils tiraient au mortier...

Mais où étaient-ils au juste ?

Nous ne nous posions pas de questions : dans l'état où nous nous trouvions, un peu de chaleur était trop bon à prendre pour que nous puissions nous intéresser à autre chose.

Toutefois, il ne me fut pas donné de rester dans l'isba : le commandant m'ordonna en effet d'aller immédiatement à la recherche du colonel Casassa, qui commandait le 80^e régiment d'infanterie, pour lui demander des instructions.

Il me fallut un sérieux effort de volonté pour sortir en plein air.



J'errai pendant des heures avant d'apprendre que le colonel se trouvait sur la large colline à l'ouest, là où nous étions déjà passés, au milieu d'une foule de soldats de toutes les unités qui continuaient d'y fourmiller.

Midi était passé. Je remarquai que beaucoup d'hommes faisaient de nouveau mine de quitter le bourg, car la percée semblait imminente. C'est ce que me communiquèrent quelques officiers supérieurs des chemises noires.

Tandis que je cherchais à retrouver l'isba où se trouvait le commandant Bellini, j'aperçus, à deux cents mètres environ, un char russe qui n'était pas là auparavant.

Je me renseignai : il était arrivé deux heures plus tôt dans la bourgade, roulant à grande vitesse. Les Allemands avaient positionné non loin de là une pièce antichar : ils avaient laissé le blindé s'approcher et, lorsque celui-ci se trouva à une

centaine de mètres, ils l'avaient foudroyé du premier coup. De la tourelle avaient bondi trois ou quatre hommes, dont un très jeune, un gamin. Ils avaient été tués par les soldats qui se trouvaient aux alentours, tandis qu'ils cherchaient à se protéger en se glissant sous leur char.

Plus tard, le caporal-chef Giuseppini m'apprit que ce blindé avait déboulé par la route qui venait de Medovo, suivi par deux ou trois autres, à une certaine distance, dans la campagne. La route, confinée par ses remblais de neige, était toujours bondée d'Italiens en marche. Le char y avait fait un carnage horrible avec le feu continu de ses mitrailleuses, écrasant sur son passage hommes, traîneaux et chevaux. Giuseppini estimait qu'il y avait eu peut-être cinq cents morts.

Les auteurs de ce massacre allaient néanmoins mourir eux aussi, aussitôt après leurs victimes.

Je ne pus m'empêcher d'admirer la parfaite organisation des Allemands : au milieu de toute cette confusion, ils avaient tout de même songé à assurer la défense du village contre les blindés.

J'apportai les nouvelles au commandant, qui décida de se rendre immédiatement au PC de campagne improvisé que j'avais déniché. Je dus l'accompagner, perdant ainsi tout espoir de pouvoir me reposer au chaud.

Depuis la veille au soir, mes chaussettes étaient trempées, car la neige entraînait dans mes chaussures le long de la cheville : quelques jours avant la retraite, j'étais passé des bottes aux chaussures et n'avais pas trouvé le temps de me procurer de grosses chaussettes avec des guêtres ou, du moins, les bandes molletières qu'avaient en dotation les soldats ; dans ces conditions, j'étais particulièrement exposé au gel.

Nous n'atteignîmes jamais ce PC de campagne. Nous rencontrâmes en effet des officiers supérieurs que le commandant connaissait. Ceux-ci commençaient à marcher avec des groupes de soldats. Bientôt, nous rejoignîmes de nouveau la colline, avec tous ceux d'entre nos hommes que nous pûmes rassembler.

La nuit ne tarderait pas à tomber.

La veille au soir, nous n'avions pas mangé et de toute la journée nous n'avions avalé que de la neige et un peu d'eau de puits, glacée et épaisse.

Dans les dernières lueurs, on voyait çà et là, entre la colline et le bourg, beaucoup de feux à la lourde fumée: les Allemands brûlaient tout ce qu'ils ne pouvaient pas emporter. Entre les feux, sur la neige sale, gisaient d'innombrables cadavres de chevaux: les bêtes harassées avaient été abattues afin qu'elles ne tombent pas vivantes aux mains des Russes.

De façon tout à fait inattendue, je vis venir vers nous le sous-lieutenant Zoilo Zorzi, un Véronais, mon ami le plus cher au cours des mois passés sur le front russe. Soldat de choc du 60^e groupement, Zoilo Zorzi avait suivi la même école d'officiers que moi à Moncalieri et avait été affecté sur le front russe en juin 1942, tout comme Mario Bellini, Antonini et moi-même.

La veille au soir, lorsque nous avons commencé notre retraite, Zorzi se trouvait sur le Don, dans le village de Monastyrchtchina, en aval d'Abrossimovo. Sa patrouille et ce qui restait du 1^{er} bataillon du 80^e d'infanterie se trouvaient encerclés dans un monastère désaffecté.

Il me raconta qu'ils n'avaient réussi à décrocher que très tard. Ils nous avaient rejoints alors que les routes conduisant à Medovo étaient infestées par les hordes d'Ouzbeks lancés à nos trousses. Ils les avaient vus pulluler en plusieurs endroits.

Depuis le début de la bataille, c'est-à-dire depuis quatre jours, j'avais perdu tout contact avec lui; nous retrouver fut pour l'un et l'autre un grand réconfort. Quoique le froid rendît pénible la conversation, nous nous parlâmes longuement, avec affection.

Pendant ce temps, sur la neige piétinée tout autour de nous, les masses de soldats se recomposaient progressivement en colonnes: beaucoup d'unités se reconstituaient.

*

L'obscurité se fit complète. Le froid augmenta encore. On ne pouvait plus demeurer immobile.

Comme beaucoup d'autres, Zorzi et moi-même allions et venions le long de la colonne du 30^e, puis nous commençons à sautiller, à nous taper longuement dans les mains, ou à nous battre les bras pour nous réchauffer, épuisés, sans un instant de répit, sans une seconde de paix. Tous, nous portions maintenant sur le visage – particulièrement sur le passe-montagne, à la hauteur des narines – un masque de glace.

Je voyais le commandant Bellini souffrir de façon indigne. Il semblait nourrir à mon égard une certaine rancœur, comme si, par ma découverte du PC de campagne, je l'avais fait sortir trop tôt de l'isba...

La température continuait à descendre.

Qui sait quel degré elle a dû atteindre cette nuit-là ! Nous ne sentions même plus le froid en tant que tel : c'était quelque chose de meurtrier qui nous assiégeait de partout et qui s'ingéniait, en nous infligeant des souffrances ineffables, à arracher la vie de nos membres : il nous l'aspirait littéralement. Il ne se hâtait ni ne se lassait ; on avait l'impression qu'il savait qu'il avait beaucoup de temps devant lui et qu'au fil du temps nous serions de plus en plus épuisés.

Que de fois, par la suite, j'éprouverais cette même sensation !

À peu de distance de la colonne du 30^e, il y avait un muret sur lequel, de temps à autre, Zorzi et moi-même allions nous asseoir pour quelques minutes. Puis nous nous levions et recommençons à sautiller avec obstination, pour éviter que nos pieds ne gèlent. Les heures passaient.

Près du muret était arrêtée l'automobile d'un général auprès duquel notre commandant, énervé, se rendait continuellement, pour échanger quelques propos à travers la fenêtre et recevoir des instructions.

Autour de nous s'étaient formées quantité de colonnes, pointant dans toutes les directions ; plus loin, au sommet

de la colline, on entrevoyait la colonne proprement dite – les Allemands en tête – qui serpentait et se perdait dans l’obscurité.

Il était neuf heures du soir environ lorsque nous entendîmes approcher une masse de camions, de canons, de charrettes, de troupes à pied : c’était la division Torino qui arrivait, ensemble imposant d’hommes et de véhicules.

Elle se joignit à nous, se plaçant à l’arrière-garde. J’entendis dire qu’ils avaient essayé une route différente, vers le sud-est, mais qu’elle était bloquée. Nous chercherions à passer tous ensemble par le sud-ouest.

À titre de contribution pour l’appui que leurs chars fourniraient à cette division, les Allemands demandèrent à la division Torino mille litres d’essence : soit, pratiquement, toutes les réserves disponibles. Ils les obtinrent : le carburant leur fut livré aussitôt.

Ainsi s’étaient rassemblées les divisions suivantes : Pasubio (sans son état-major), Torino, des unités de la division Ravenna, quelques unités de la division Celere, ainsi que la 298^e division allemande (incomplète et sans son état-major) avec huit ou neuf chars. La division Pasubio était, de toutes, la plus éprouvée par les combats sur le Don. Il y avait aussi deux légions de chemises noires (bataillons d’assaut Mussolini), la Tagliamento et la Montebello, désormais presque anéanties.

Combien d’Italiens y avait-il dans la poche au moment où celle-ci se referma ?

Autour de trente mille, selon notre appréciation. Il s’agissait, évidemment, d’une estimation fort imprécise.

Sur la neige blanche de la route se détachait, vitreux et noir, un débris de tôle. De temps à autre, quelqu’un d’entre nous quittait la colonne et bondissait dessus. Peut-être que là, à quelques centimètres au-dessus de la neige, nos pieds

seraient quelque peu protégés du tourment impitoyable que le froid leur infligeait.

Mais il n'en était rien ; il n'y avait aucun soulagement. On se mettait à sautiller sur le morceau de tôle, mais cela ne changeait rien à l'affaire, et l'on réintérait les rangs.

Peu après l'espoir renaissait, et l'on revenait au débris de tôle.

4

Lorsque le 30^e put se mettre en marche, il était presque minuit.

La grande colonne, longue de plusieurs kilomètres, avançait en ordre : à gauche les hommes, quelque quatre-vingts mètres sur la droite les véhicules automobiles, au milieu une ou deux rangées de traîneaux, charrettes et quadrupèdes. Les Allemands marchaient en tête.

On avait beaucoup de mal à faire tenir les soldats dans leurs rangs, à les empêcher de se dépasser les uns les autres et de courir vers la tête de la colonne se placer sous la protection des armes allemandes. Un bien triste état d'esprit commençait en effet à se répandre : les Italiens perdaient peu à peu confiance en eux-mêmes, essentiellement à cause de leur propre désordre. Le fait que nous fussions désormais dépourvus d'armes automatiques n'y était pas étranger : nous en disposions en faible quantité ; les mitraillettes en dotation étaient fort peu nombreuses, tandis que les mitrailleuses, excellentes, mais trop lourdes pour être transportées à dos d'homme dans ces conditions, et les fusils-mitrailleurs, des armes fort médiocres qui fonctionnaient mal aux basses températures, avaient déjà été presque tous abandonnés. De ce fait, nous n'étions armés que de fusils et de mousquetons. Les officiers ainsi que certains soldats spécialisés avaient un pistolet. Pour ma part, je disposais, en plus d'un pistolet, d'un fusil semi-automatique russe muni d'une lunette.

Je m'activais beaucoup, comme d'habitude. Pour la première fois, un subordonné refusa de m'obéir : un sergent de mon groupe, que je ne connaissais pas, refusa de rester dans la colonne. Dans ma tête dure, sous son masque de glace, subsistait encore une résolution : ne pas céder au désordre général, dont je craignais qu'il n'engendrât également d'innombrables pertes humaines. J'étais donc sur le point de lui tirer dessus, comme le règlement le prescrivait. Je me retins, avant tout parce que j'eus l'impression qu'il délirait. Il me donna son nom : une fois sorti de la poche, j'étais bien décidé à lui faire payer son insubordination en le traduisant devant un tribunal militaire. Mais il n'en sortirait jamais.

Nous marchions.

Mon fervent dialogue avec Dieu, plusieurs fois interrompu et repris depuis le début de notre marche, je le réglais au rythme de mes pas.

La nuit était très obscure.

La route descendait doucement, interminablement, vers l'invisible fond de la vallée ; sur la côte, en face, clignotaient les faibles signaux lumineux des Allemands.

Le début de cette montée, fort abrupt, nous fit perdre une quantité considérable de charrettes et de véhicules automobiles, surtout italiens. Les Allemands en effet, grâce à leurs nombreux tracteurs chenillés, sauvèrent une grande partie de leur matériel. Ils ne firent absolument rien pour nous aider ; d'ailleurs, nous étions sur le point d'épuiser notre carburant.

Tout comme la descente, la montée dura des heures.

Tant que nous marchions, le froid nous torturait moins.

À cause de certains bruits qui circulaient, nous étions – chose étrange – presque certains qu'à l'aube nous nous trouverions hors de la poche.



L'aube arriva, répandant un début de lueur sur ces immenses étendues de neige.

Une fois achevée l'interminable montée, nous étions entrés dans un village constitué d'isbas isolées : Pozdniakovski. Dans ses alentours, les Allemands avaient placé bon nombre de leurs longs canons antichars, tandis que leurs tanks contrôlaient les croisements des routes à l'intérieur du village.

Le bruit avait couru que nous étions libres, et voici que se répandit la nouvelle suivante : « Nous sommes encore dans un territoire envahi par l'ennemi, dans une zone plus dangereuse même que celle que nous venons de quitter, car elle est davantage infestée de chars russes. »

Nous serrâmes les dents pour ne pas céder au découragement.

Il était environ six heures du matin, le 21 décembre.

La colonne italienne continuait de monter derrière nous, qui nous étions arrêtés, et à pousser.

Comme d'habitude, les officiers commencèrent à crier – ces cris, nous les avons entendus pendant des heures la veille –, à répéter leurs ordres à tue-tête ; et, comme d'habitude, les soldats, quant à eux, faisaient passivement semblant de ne pas comprendre. Progressivement, les hommes, poussés par ceux qui arrivaient, finirent par se répandre partout, surtout vers le noyau principal d'isbas.

La plupart, toutefois, continuaient d'être persuadés que les lignes russes, en face des lignes allemandes, n'étaient pas loin.

Nous ignorions qu'il n'existait pas de lignes de front stables. Devant nous, en effet, il n'y avait que des divisions d'infanterie et des brigades blindées ennemies qui avançaient frénétiquement, étant désormais maîtresses de toutes les routes praticables. Nous nous déplaçons dans leurs arrières.

Des bandes de soldats commencèrent à sortir du village, s'égaillant dans différentes directions, en quête des lignes amies.

Quelques-uns s'éloignaient toujours plus.

Ils se mettaient ainsi en grand péril: ils risquaient de perdre le contact, et malheur à eux si les chars russes arrivaient...

Était-il possible que personne n'intervînt, qu'on laissât aller à la catastrophe tant d'êtres humains?

Le sentiment de l'immensité inhumaine de cet environnement nous écrasait. Il nous faisait mesurer la petitesse de nos efforts et cherchait à inoculer dans nos âmes la même attitude de fatalisme, la même conscience de l'inutilité de la lutte contre le destin qui caractérisent les habitants de ces terres.

Je parvins à réagir: une désorganisation aussi monstrueuse, ce n'était pas admissible! Je m'attelai donc à l'ouvrage: comme une petite fourmi têtue, j'essayai de rassembler sur une grande étendue de terrain pas moins de six régiments, côte à côte... J'étais aidé dans cette tâche par le lieutenant Maccario du 2^e bataillon du 80^e d'infanterie de la division Pasubio et par quelques autres officiers.

Notre objectif fut en partie atteint. La débandade était si générale que l'on obéissait à n'importe qui, pourvu qu'il donnât des ordres précis.

Devant nous, de gros contingents d'hommes qui ne cessaient d'augmenter.

Je percevais le paradoxe de ma situation. Si seulement, à ma place, il y avait eu un énergique officier supérieur! Mais les officiers supérieurs semblaient hébétés: le froid (je m'en apercevais mieux par la suite) diminuait l'esprit d'initiative chez nous, qui étions jeunes; chez les hommes mûrs, il le paralysait ou presque.

Heureusement, cette dispersion chaotique cessa d'elle-même: la plupart des soldats finirent par revenir au village.

On m'informa qu'au-delà d'un coteau, au milieu de petites maisons, un général était aussi en train de rassembler tous les

hommes qu'il pouvait. Je traînai à ma suite mes six tronçons de colonne et les ajoutai aux soldats rangés devant le général.

D'autres Italiens survenaient de partout pour se mettre en colonne.

Le général donna enfin l'ordre de quitter Pozdniakovski pour se placer à un kilomètre environ dans la direction du sud-est afin de « s'y préparer au passage ».

À ce moment-là, d'après ce que l'on disait, il y avait avec nous quatre généraux: X, Rossi de la division Torino, Capizzi de la division Ravenna, et peut-être encore un autre. Quelques-uns affirmaient, à tort, qu'il s'agissait de Boselli, qui commandait la division Pasubio. Toutefois, passés les premiers jours, je n'entendis plus prononcer son nom, ni aucun autre pour le remplacer.

Je ne me rappelle pas qui avait ordonné cette manœuvre.

La mise en rang – ou, mieux, la tentative de mise en rang –, en attendant de reprendre la marche, eut lieu sur un très large faux plat, qui descendait dans une vallée.

On voyait désormais, au fond de la vallée, les Allemands qui avaient repris leur marche, toujours en bon ordre. Leurs chars patrouillaient sur les flancs de la colonne.

Je me prodiguai de mon mieux pour remettre de l'ordre dans la troupe. Mais il est vain de prétendre que des hommes qui ne sont pas habitués à être ordonnés dans les manifestations collectives de la vie civile puissent le devenir, comme par enchantement, dès qu'ils sont revêtus d'un uniforme.

Les carabiniers – quelques dizaines – tentèrent inutilement de nous aider, nous les officiers, en formant des cordons. Au moment où, de cette masse, commença à se détacher une file à quatre hommes de front que nous canalisions dans la vallée, et alors que tous étaient impatients d'aller de l'avant, quelques balles ennemies, venues on ne savait d'où, tombèrent sur la foule des soldats et sur la tête de la colonne.

Les soldats répondirent dans le désordre, tirant au hasard.

Les tirs ennemis devinrent plus précis; une balle me frôla même la tête: peut-être mes gesticulations visant à maintenir

l'ordre avaient-elles attiré l'attention et m'avait-on identifié comme officier.

La masse finit par se déverser sur la colonne, débordant en de nombreux ruisseaux dans la vallée. Ça et là, il y avait des blessés.

J'assistai en cette occasion à l'une des scènes les plus pitoyables de toute la retraite : des Italiens tuant des Italiens.

Certaines de nos patrouilles avaient été envoyées, à l'initiative de quelques officiers, sur les arêtes alentour afin de débusquer l'ennemi. Elles devinrent subitement la cible d'une pluie de balles qui partaient de la colonne. Dans cette fusillade désordonnée, c'était la colonne elle-même qui s'entre-tuait.

J'avais la gorge endolorie à force de hurler.

J'avais perdu mon calot : tombé par terre, il avait aussitôt été englouti par cette marée humaine à laquelle je m'efforçais inutilement, par mes bras ouverts, d'opposer une digue.

Inutile de se démener plus avant : nous n'étions plus une armée. Je n'avais plus affaire à des soldats, mais à des êtres incapables de se maîtriser, n'obéissant plus désormais qu'à un seul instinct bestial : l'instinct de conservation.

Ultime tentative de retour à l'ordre : je me souvenais que j'avais vu, abandonnés aux alentours du village et en parfait état, deux ou trois canons de 75 du 8^e artillerie.

J'arrêtai un tracteur qui n'avait rien en remorque. Il fallait rebrousser chemin et récupérer au moins un canon.

Sur ce tracteur se trouvaient plusieurs blessés : le désespoir dans les yeux, ils me supplièrent de ne pas insister, de les laisser poursuivre leur chemin.

Je les laissai partir.

Désormais dépourvu de calot et n'ayant sur la tête qu'un passe-montagne, je me dirigeai vers la vallée, au milieu de cette grande confusion.

Une fois que j'eus rejoint la piste que les Allemands avaient tracée dans la neige, je rencontrai par hasard le sous-lieutenant Adalberto Pellecchia, un Napolitain du

201^e régiment d'artillerie. Il était paisiblement arrêté sur le bord de la piste, à côté d'un tracteur et d'une pièce antichar. Je fus content de le retrouver : nous avons été camarades de classe à l'école d'officiers de Plaisance et ne nous étions pas vus depuis plus d'un an. Nous nous saluâmes avec euphorie.

Si j'ai bien compris, il était sur place depuis plusieurs jours avec quelques détachements italiens et allemands. À sa manière, il m'expliqua la situation : les lignes russes se trouvaient à une vingtaine de kilomètres, peut-être moins. Au-delà, il y avait les lignes allemandes « et, derrière, la liberté ». Avec leurs chars, les Allemands nous avaient ouvert un couloir qu'ils maintenaient malgré les pressions des Russes. Conclusion : quelques heures de marche et notre drame toucherait à sa fin.

Après avoir reconstitué – non sans quelque perplexité – mes réserves d'espoir, je pris congé de Pellecchia.

Un peu à l'arrière, des officiers tentaient en vain, une fois de plus, de réorganiser la troupe.



De loin en loin, alors que je marchais seul et calme sur la piste de neige battue, j'étais dépassé par des camions italiens surchargés d'hommes.

À un moment donné je vis arriver un triporteur à moteur Guzzi sur lequel il n'y avait que le conducteur et un soldat. D'un bond, je montai dessus. Les deux hommes m'accueillirent sans protester, respectueusement.

J'étais loin d'imaginer dans quelle sorte de course effrénée, incroyable, j'allais être embarqué.

En effet, le conducteur mourait d'envie de s'enfuir à n'importe quel prix. Sitôt que la piste le lui permit, il commença à rouler à une vitesse folle, risquant à tout moment de renverser le véhicule ou d'écraser quelqu'un. Dans un premier

temps je parvins, par des remarques sarcastiques, mais aussi en haussant la voix, à freiner quelque peu cette folie.

Mais des obus de mortier commencèrent à tomber sur la colonne; ils venaient des hauteurs environnantes, d'un point qu'il n'était pas possible de déterminer. À en juger par l'espacement entre les coups, c'était probablement un seul mortier qui tirait: il cherchait à atteindre les points où les différents ruisseaux humains se rejoignaient; il visait l'un ou l'autre selon le débit du flux humain qui passait. La précision des tirs était, malheureusement, assez bonne.

Notre conducteur perdit alors toute retenue: à présent, la piste montait un peu, cependant le triporteur conservait son train d'enfer.

Nous passâmes sans dommage au milieu des coups.

Plus loin, le véhicule dut s'arrêter à trois reprises, ne parvenant pas à franchir quelques montées à cause de la neige poudreuse qui lui barrait la route. Il fallait alors descendre et le pousser à la force de nos bras: mes deux camarades de circonstance semblaient dévorés par la fièvre.

La montée devint plus raide. Un arrêt plus difficile. Un camion nous dépassa, avec son brinquebatement métallique. Sans prononcer un seul mot, notre conducteur abandonna le triporteur, commença à courir et il eut tôt fait de rattraper le poids lourd.

Nous le vîmes s'éloigner, accroché à la bâche arrière, ballotté de çà et de là.

Ni moi ni l'autre soldat ne savions conduire le triporteur; il fallut par conséquent l'abandonner. Nous reprîmes notre marche.

Me fiant aux informations que Pellecchia m'avait données, je calculai qu'en très peu d'heures je serais sorti de la poche.

De temps à autre, il m'arrivait de dépasser des hommes prostrés dans la neige au bord de la route, complètement

épuisés. Le désespoir dans les yeux, ils nous regardaient, nous qui marchions encore, nous qui passions inexorablement.

Je cherchai à en convaincre quelques-uns à reprendre la marche, à leur insuffler de l'énergie : le salut était si proche !

D'immenses plateaux enneigés.

Des ondulations de terrain.

Les divers ruisseaux d'hommes et de véhicules s'étaient réunis en une seule colonne qui se déroulait à perte de vue dans le silence, comme une file interminable de fourmis.

Le long d'une descente, un traîneau arrêté à un point difficile.

Il transportait des blessés, lesquels fixaient angoissés le conducteur tandis qu'il s'efforçait en vain de le faire repartir. Les chevaux n'en pouvaient plus ; l'un agonisait debout, engourdi, entièrement couvert de glace : il semblait un fantôme. Ses yeux, dans sa pauvre tête brisée par la fatigue, exprimaient un éreintement indicible. L'autre cheval, quasiment réduit, lui aussi, à la dernière extrémité, semblait au contraire percevoir le ton de supplication qu'il y avait dans la voix du conducteur, et cherchait par tous les moyens à repartir, par des efforts aussi désespérés que dérisoires.

Je poursuivis mon chemin. Je me rendais compte avec effroi que ces malheureux blessés sur le traîneau seraient bientôt abandonnés le long de la route, dans le grand silence.

Je continuais d'avancer tout seul, ma couverture sur les épaules.

La colonne, à présent, s'était considérablement distendue.

Vers midi j'atteignis Tikhaïa Jouravka, un assez joli bourg, avec une belle église – assurément transformée en magasin, comme toutes les églises que j'avais eu l'occasion de visiter en Russie –, situé au pied d'un long coteau descendant en pente douce.

À l'entrée du village, un camion chargé de blessés avait brisé un parapet en bois qui longeait la route et s'était enfoncé dans la glace de la petite rivière qui coulait en dessous: victime, me semblait-il, de l'explosion d'une mine.

Un peu plus loin, sur une esplanade, on distinguait deux ou trois autres camions de blessés, également abandonnés.

Se traînant péniblement, l'un de ces blessés venait vers la colonne et, en hurlant, il tendait les bras vers nous. En revanche, les blessés qui se trouvaient dans le camion accidenté demeuraient silencieux.

Je serrai les dents et poursuivis ma marche; je pénétrai parmi les maisons.

Un bref arrêt pour me désaltérer à l'un des habituels puits russes, au ras du sol, avec son balancier de rondins. Un Allemand, qui était arrivé après moi, voulut me chasser pour faire boire son cheval.

J'arrivai aux dernières maisons et entamai la montée.

Peu après, alors que je le dépassais, un lieutenant allemand me cria en italien: « Sur les traîneaux rien que les blessés, pas de bagages! » « Ça alors! pensai-je, et ce sont les Allemands qui viennent nous dire ça, à nous! »

Mais, une fois en dehors du village, je compris la raison de ces paroles: chargé de caisses et de paquets, un traîneau avançait, conduit par deux soldats méridionaux. On se rendait compte au premier coup d'œil que ces deux-là, dans la vie civile, étaient des miséreux parmi les miséreux: pour la première fois, ils pensaient posséder quelque chose.

Çà et là, sur les bords de la route, il y avait des hommes épuisés: ils ne réussissaient plus à marcher et attendaient la mort.

J'arrêtai le traîneau et réprimandai durement le conducteur; il me répondit avec insolence de m'occuper de mes affaires. Alors, m'étant rapproché de la cargaison, je saisis un sac bien plein et le jetai dans la neige.

Le conducteur faillit me sauter dessus. Furieux, il rechargea le sac et fit repartir le traîneau.

Je le talonnai pendant quelques dizaines de mètres, la main sur mon pistolet, me demandant s'il fallait l'exécuter. Le règlement et le sens du devoir me prescrivaient de tirer sur lui; mais j'avais déjà vu trop d'Italiens morts pour vouloir en augmenter le nombre; et puis, ôter jusqu'à la vie à un pauvre hère auquel celle-ci n'avait jamais rien donné... Étant persuadé que nous étions près des lignes amies, je finis par décider que je m'arrêterais au bout de la colonne: si le traîneau passait sans blessés à son bord, je prendrais ces deux hommes et je les livrerais à la justice.

J'exposai très clairement ma résolution aux deux soldats – qui me regardaient en frémissant, conscients qu'ils ne réussiraient pas à tirer les premiers en se servant de leur fusil – et poursuivis mon chemin.

Cependant, les lignes amies se trouvaient non pas à quelques heures, mais à des jours et des semaines de marche: je ne devais plus revoir ce traîneau. Je regrettai profondément, par la suite, de ne pas avoir tiré sur cet homme, pour le blesser, quitte à le charger aussitôt sur l'attelage: à l'origine de notre désastre, me disais-je sans cesse, il y avait toute une série de fléchissements, comme le mien...

Un Allemand épuisé, presque mourant, effondré dans la neige: des traîneaux et des charrettes allemands passaient et personne ne se souciait de lui.

Nous marchions.

Je fixais mon regard sur l'horizon, sur le point où la colonne disparaissait au sommet d'une douce montée: au-delà, bien entendu, il y avait la ligne amie, objet de nos désirs; mais une fois que l'on parvenait à ce point, l'on découvrait tout simplement une nouvelle et très longue descente avec, comme il se doit, une interminable montée en

face. Des montagnes russes, ce jour-là, nous en franchîmes six ou sept.

Au début de l'après-midi, je commençai à ressentir la fatigue de cette marche incessante. Grâce au ciel, je pus faire un bout de route sur un camion : je me tenais debout sur le pare-chocs antérieur, la poitrine à la hauteur du pare-brise. On était pour ainsi dire sur du plat et l'on roulait vite.

Au bout d'un certain temps, le camion dut se ranger derrière une longue file de véhicules arrêtés sur la route.

Je sautai à terre et recommençai à marcher.

Devant les véhicules stationnait une foule silencieuse. Deux canons antichars allemands étaient placés sur les bords de la route qui, au-delà, semblait déserte.

Pas un signe de mouvement dans cette morne solitude : la route avançait, très blanche, à perte de vue, dans des étendues d'herbes mortes.

On entendait au loin des coups de canon, dont le grondement ne durait guère, aussitôt absorbé par l'étendue solitaire.

Les Allemands nous avaient interdit d'aller plus avant car, nous avaient-ils expliqué, un combat de chars se déroulait au même moment. À ce qu'il semblait, les blindés ennemis avaient interrompu le fil de la colonne, et les chars allemands cherchaient à le rétablir en livrant bataille.

Après une demi-heure environ, ce fut le silence.

Nous pûmes reprendre notre cheminement.

Le bruit courait qu'un village, à peu de distance de là, était aux mains de nos troupes. L'espoir renaissait dans nos cœurs.

Nous longeâmes un bois très étendu. Quelques soldats tirèrent, sans raison, un ou plusieurs coups de mousqueton ; les coups se multiplièrent, la fusillade se généralisa. L'on savait pourtant que ce bois était désert.

C'est en vain que je m'époumonai pour arrêter le feu : entre autres choses, il aurait pu attirer l'attention de l'ennemi.

Un officier allemand qui marchait à ce moment-là au milieu de nous hurlait lui aussi, fou de colère.

Comment lui donner tort? Nous n'avions plus affaire désormais à des soldats, mais à des hommes débandés, ignorant toute discipline. Chez ces individus, la volonté ne réussissait plus à maîtriser l'instinct. Une seule aspiration les animait tous: atteindre, sans prêter l'oreille à la voix de la raison, le territoire ami, franchir l'espace de mort qui nous séparait de notre monde.

Bien entendu, il eût été très utile, pour ce faire, de rétablir l'ordre et l'encadrement des unités. C'est surtout à nous, officiers, que revenait cette tâche... et en effet, dans d'autres circonstances, combien d'entre nous n'avaient-ils pas risqué leur vie pour empêcher le désordre? Mais à présent, qu'aurions-nous pu faire? Comment interdire à des hommes qui n'avaient pas mangé depuis des jours de chercher de la nourriture, ou, la nuit, pour dormir, un coin moins exposé à ce froid meurtrier? Comment leur interdire, pendant que la colonne était arrêtée, de marcher en long et en large pour éviter d'être gelés, ce qui arrivait pourtant?

Nous en rejetions largement la faute sur les Allemands qui, lorsqu'il le fallait, ne nous avaient pas fourni le carburant qui nous était dû. Eux, en revanche, en disposaient; ils étaient également pourvus de nourriture, de vêtements appropriés et de couvertures thermiques.

Notre aversion innée à leur égard allait augmentant.

À la grande forêt succédèrent d'immenses campagnes couvertes de neige.

À un certain endroit, la route s'élargissait inopinément en une étendue de neige tassée, sillonnée dans tous les sens par les chenilles des blindés.

Nous fûmes surpris de découvrir qu'on avait placé là de nombreux canons antichars: à côté des grosses pièces allemandes, quelques pièces italiennes de plus petit calibre. Les canons attendaient précisément l'arrivée des chars ennemis

d'une direction à peine écartée de celle d'où nous venions nous-mêmes, et d'où continuait d'affluer la colonne.

Nous poursuivîmes.

Le soir allait tomber.



De nouveau les fourgons s'arrêtèrent.

Nous attendions l'obscurité pour parcourir un secteur de route sur lequel les Russes – parfaitement invisibles – tiraient par intervalles avec des mortiers et des armes automatiques. Les Allemands, pour l'instant, ne semblaient pas avoir l'intention de les attaquer.

Je m'assis sur le pare-boue d'un camion, en colonne au milieu des autres, avec sa charge tragique de blessés sur la plate-forme.

Dire que j'étais éreinté ne donne qu'une pâle idée de la situation. Nous tous, à présent, autant que nous étions, n'avancions à grand-peine que grâce aux nerfs, spasmodiquement tendus pour ne pas succomber à l'épuisement.

Nous ignorions encore que derrière nous, près du village de Pozdniakovski où nous nous étions arrêtés à l'aube, le dernier tronçon de la division Torino avait été encerclé par les chars et l'infanterie ennemis. Ç'avait été un carnage. Cela, je ne l'apprendrais que quelques jours plus tard, sans guère de détails.

La lumière ayant considérablement baissé, tandis que les camions demeuraient immobiles, les hommes à pied commencèrent à passer: ils descendaient dans un vallon et remontaient la pente en face, en direction d'un village invisible qui était, disait-on, aux mains de nos soldats, hors de la poche.

De toute évidence, on repoussait l'ennemi sur les deux flancs, car aussi bien à droite qu'à gauche l'on entendait par moments de rageuses rafales d'armes automatiques.

Des balles traçantes se poursuivaient dans le ciel violet et glacé.

Je restais assis sur le pare-boue.

Lentement, en boitant, un soldat, originaire du Midi, s'approcha de moi : il était très jeune, réellement un gosse. Ses deux pieds étaient gelés ; il les avait enveloppés dans des lambeaux de couverture qu'il avait attachés avec de la ficelle ; si je me souviens bien, il s'appuyait sur un petit bâton.

Il pleurait, il voulait une place dans le camion. Le lieutenant qui le commandait lui répondit qu'il n'y en avait pas. Le fantassin était à bout de forces ; il aurait voulu s'asseoir sur le garde-boue. Les autres passagers et moi-même cherchâmes à lui expliquer qu'il était inutile que je lui cède cette place : en effet, une fois que le camion aurait redémarré, il aurait dû se tenir en équilibre, et il n'était pas en mesure de le faire.

Je résistai, avec un égoïsme féroce, à ses supplications réitérées : à l'intérieur de moi se formait un gel tout aussi impitoyable que celui qui nous tenaillait.

Je suivis enfin du regard ce pauvre malheureux tandis qu'il s'éloignait en boitant ; je ressentais dans mon âme un déchirement inutile.

Si l'on demeurait immobile, cependant, le froid se faisait insoutenable. Mes pieds, trempés, étaient devenus comme des morceaux de glace. Je décidai donc d'abandonner le camion qui ne bougeait toujours pas, et repris le chemin.

Un soldat, descendu de l'autre pare-boue, se joignit à moi ; il me dit son nom : Carnaghi. Il semblait fort bien connaître l'endroit : il affirma qu'il y était venu plusieurs fois, envoyé par son commandement, et lui aussi m'expliqua la situation. En un mot, on serait libres avant l'aube.

Je renonce à relater nos conversations, si tant est qu'on puisse les appeler ainsi : la nuit qui commençait était la troisième que je passais sans fermer l'œil ; je n'avais pas mangé depuis deux jours et demi, j'avais marché pendant je ne sais combien d'heures et, surtout, il y avait ce froid...

J'avais du mal à tenir les brides de mon esprit.

Au fond de la vallée, deux soldats, complètement épuisés, étaient étendus dans la neige.

La colonne de ceux qui marchaient passait à côté d'eux dans l'obscurité, tel un fleuve lent et indifférent. Je réussis à faire charger l'un d'eux sur un traîneau italien.

Subitement nous fûmes rejoints et dépassés par mon ami Mario Bellini, qui cherchait anxieusement le sous-lieutenant Treves, débarqué d'Italie à peine quelques jours auparavant et qu'il devait acclimater à la vie de peloton. Ils s'étaient perdus de vue depuis une heure, peut-être. Malheureusement, ils ne se retrouveraient plus.

Je poursuivis lentement la montée, avec Carnaghi.

Voici l'orée d'un village. Il y avait là quelques grandes cabanes, des étables sans doute, fort éloignées les unes des autres. C'est là que les Allemands qui marchaient en tête avaient fait halte.

Je m'approchai de l'un de leurs officiers et, après m'être présenté, je lui demandai quelle était la situation. D'un air ennuyé – depuis lors, je ne parlai plus avec des officiers allemands, sauf cas de force majeure – il me répondit ceci : les Russes étaient aux abords du village ; il s'agissait de faire une percée, en avançant selon l'ancienne ligne de marche ou bien en tournant à droite. Quoi qu'il en fût, on pouvait prévoir que la résistance ennemie serait minime.

Mais quand passerait-on ? Il ne le savait pas mais, apparemment, ce serait pour bientôt.

Je m'assis avec Carnaghi à quelques pas d'une cabane, au milieu d'autres soldats.

Nous attendions, immobiles.

C'était une lutte de tous les instants pour éviter les engelures. Nos nerfs n'avaient pas une seconde de répit.

Des mots échangés entre nous; peut-être parlions-nous pour nous aider à soutenir la tension nerveuse.

Des mots se glissaient aussi parmi les autres silhouettes sombres, assises ou accroupies dans la neige à côté de nous.

Des chapelets égrenés par différentes armes automatiques: nos cœurs de soldats y cherchaient instinctivement les bruits familiers de nos armes.

D'une petite arête d'en face, presque à pic, un mitrailleur russe se mit à lâcher, par intermittence, des séries de balles traçantes.

Nous les regardions se poursuivre à toute vitesse: elles criblaient l'obscurité tantôt dans l'une tantôt dans l'autre direction, semblables à de grosses gouttes de matière incandescente.

Les Allemands faisaient largement usage de balles traçantes, et les Russes encore plus.

Soudain, d'un des chars allemands – tous rangés en colonne sur le bord de la route – partit un coup de canon en direction du servant de la mitrailleuse.

Un silence, puis le mitrailleur se remit à égrener ses tirs. Un autre coup de canon, suivi de la même réponse.

Après chaque coup, le mitrailleur observait une pause, puis il recommençait à tirer.

Le blindé dut cesser le feu afin de ne pas gaspiller ses munitions.

Je conclus que le char tirait des obus perforants, qui explosaient en profondeur dans le sol et ne pouvaient faire de mal à ce mitrailleur, aussi tenace que courageux.

Subitement, derrière nous, sur une arête qui descendait vers le vallon d'où nous étions venus, et d'où continuaient d'affluer des soldats, nous aperçûmes des fulgurations de lumière blanche éclairant des hommes qui se ruaient les uns contre les autres. C'étaient des obus qui explosaient.

Des cris, aussi, parvinrent jusqu'à nous: « Hourra! Hourra! Savoia! » Ils cessèrent rapidement.

Dans les vastes espaces séparant les maisonnettes commencent à exploser, de manière discontinue, des obus de mortier russes. Cela ne nous inquiétait pas beaucoup: les obus de mortier, nous y étions habitués depuis fort longtemps...

Carnaghi et moi étions assis dans la neige; finalement, nous nous levâmes. Le froid nous tourmentait de façon insupportable: devant la bouche et le nez, sur notre passe-montagne, le masque de gel s'était reformé. Il fallait trouver un endroit pour dormir: si possible à l'abri, sinon à la belle étoile, dans la paille.

Mais toutes les grandes cabanes, tous les abris étaient occupés par les Allemands: ils chassaient à grands cris les Italiens, prêts à se servir de leurs armes si ceux-ci n'obtempéraient pas.

Je perdis de vue Carnaghi.

Tandis que je continuais d'errer tout seul au milieu de la foule stagnante des soldats, parmi des explosions sporadiques d'obus de mortier, je rencontrai trois collègues que je ne connaissais pas. Ils me firent part d'une nouvelle à laquelle je crus aussitôt, car en mon for intérieur je m'y attendais déjà avec crainte: « Les Allemands se préparent à percer et à s'en aller sans les Italiens. »

Je décidai alors de ne pas dormir, mais de veiller.

En progressant selon l'ancienne ligne de marche, on voyait que les constructions, tout en demeurant très rustiques, ressemblaient moins à des étables et devenaient plus nombreuses.

Les obus de mortier en avaient incendié quelques-unes.

Dans la faible lueur de ces feux, je passai à côté d'un trou, large et peu profond, dans lequel se tenaient plusieurs Italiens, appuyés et serrés les uns contre les autres.

Ils cherchaient ainsi à se protéger du gel, comme peuvent le faire, l'hiver, de pauvres serpents nus dans leurs cavités.

Au bord de l'abri se tenait un soldat de l'une de mes patrouilles. Il me montra du doigt une tache sombre : des hommes en train de se mettre en rang au pied d'une petite colline. « C'est l'une des deux légions de chemises noires, dit-il, qui se prépare à effectuer la percée avec les Allemands. »

Chez lui aussi, donc, s'était incrustée cette idée de la percée à l'insu de la masse des Italiens ! Je l'exhortai à se tenir sur ses gardes et fis de même avec d'autres soldats que je rencontrai dans mon errance, des hommes que je ne connaissais pas et qui ne m'avaient rien demandé. Enfin, je m'approchai d'une isba qui s'était écroulée au milieu des flammes et m'assis aussi près que possible du feu.

C'étaient les toutes premières heures du 22 décembre.



Du bûcher de décombres brûlants et fumants se dégageait une puanteur grasse, typique des maisons incendiées.

Les cendres sur lesquelles je m'étais assis brûlaient violemment. J'y goûtai pourtant un peu de chaleur, après tant de froid.

Jamais comme en ces journées terribles je n'ai éprouvé l'étroitesse du lien qui existe entre la chaleur et la vie.

Ayant ôté mes chaussures, je pus faire sécher un peu mes chaussettes.

Une lourde somnolence m'envahissait ; néanmoins, les nerfs tendus, je continuais à surveiller les Allemands, afin qu'ils ne nous abandonnent pas.

En attendant, j'avais quelques instants de répit. Dans mon esprit engourdi commencèrent à défiler les tristes événements de ces journées, mes soldats et mes amis qui étaient morts, qui avaient été faits prisonniers (quel sort les attendait-il ?), ou qui s'étaient dispersés dans le fleuve d'hommes

battant en retraite, de nombreux visages que je ne reverrais plus jamais ; et puis les vieux canons que nous avons dû abandonner.

Jusque-là, je m'étais secrètement réjoui d'avoir été transféré peu de temps auparavant de la 2^e batterie aux patrouilles, où il y avait des hommes nouveaux qui ne cherchaient qu'à se soustraire à mon autorité : je savais que, si j'étais resté avec mes vieux soldats, je ne leur eusse pas permis de se disperser, je n'eusse pas permis à ceux qui marchaient d'abandonner ceux qui n'étaient plus en état de le faire. De plus, ils auraient dû porter tout leur armement individuel. Les soldats m'auraient certainement obéi. Mais alors il eût été beaucoup plus difficile d'avancer dans ce chaos...

À présent, cette pensée honteuse s'était évanouie. Le sentiment dilatait toute chose ; à un moment donné, je me retrouvai en train de pleurer.

Ce fut la seule fois que je pleurai.

Après avoir joui pendant une heure environ de cette chaleur salubre, je me chaussai et me levai. Il faisait toujours nuit.

J'étais convaincu que les Allemands nous avaient déjà abandonnés.

Si bien que je me dirigeai résolument vers le pied de la petite colline où, auparavant, s'étaient rangées les chemises noires, et commençai à rassembler des hommes.

Et des soldats de toute arme et de toutes les unités affluèrent de partout. J'avais l'intention de les mettre en rang et de suivre les Allemands, qui avaient assurément entrepris une percée.

On en rassembla cinq cents environ ; le sous-lieutenant Fabbrocini, qui avait commandé le peloton d'éclaireurs d'Abrossimovo, et quelques sous-officiers qui avaient eux aussi répondu à mon appel m'aidèrent à mettre de l'ordre. Nous passerions par l'endroit que l'officier allemand m'avait indiqué la veille au soir.

Je me souviens, de manière assez confuse, que j'ordonnai à un sous-officier de me présenter la troupe, comme si nous étions dans une caserne. Son « garde à vous! » résonna, paradoxal, dans notre noire tourmente; mais je repoussai le paradoxe à force de volonté. Je prononçai un bref et vibrant discours – lequel, je m'en rendis compte, toucha pleinement l'âme de ces hommes –, puis fis volte-face pour commencer à avancer. Dans mon for intérieur, comme peut-être en nous tous, il y avait la ferme résolution de combattre pour rouvrir le passage, au cas où l'ennemi l'aurait déjà refermé.

J'ignorais qu'aucune unité allemande n'avait percé, que je m'apprêtais simplement à conduire tous ces soldats au-devant de l'ennemi.

Mais la Providence intervint. Me faisant réaliser – et elle le ferait encore plus souvent par la suite – que nous autres humains, quelque ferme que soit notre résolution, ne saurions nous soustraire à ses desseins: « Nous ne sommes que des instruments, petits et dociles, entre ses mains », voilà ce que je devais constater à maintes reprises ces jours-là. Fabbrocini, en effet, commença à discuter avec moi, de plus en plus entêté, sur la direction à suivre.

Je comprenais bien que, s'ils nous voyaient discuter, les soldats perdraient toute confiance en nous. Mais Fabbrocini insistait: selon lui, nous aurions dû attaquer dans une tout autre direction.

Voilà qui sauva la mise: les soldats ne nous suivirent plus.

Sur ces entrefaites survint un commandant qui m'invita à mettre ces hommes « à la disposition du général », car on avait constitué des « commandements de compagnie ». Je ne savais de quoi il s'agissait au juste; quoi qu'il en fût, j'accédai à sa requête.

Relâchés, les hommes se mêlèrent de nouveau à la foule.

Avec quelques autres officiers, qui étaient arrivés entre-temps, je cherchai à m'intégrer dans une compagnie.

Les événements se succédaient les uns les autres sans relâche.

Pour nous accorder, nous entrâmes dans une petite maison à moitié détruite, que les Allemands, devais-je apprendre, avaient libérée pour la transformer en infirmerie.

J'acquis rapidement la conviction que ces initiatives ne tenaient pas debout. Alors je laissai tout tomber et sortis de la maison.

Il faisait encore sombre.

Le commandant faisait à présent courir le bruit qu'il fallait se cacher, se défiler, car l'ennemi désormais nous encerclait.

Je passai tout le temps précédant le lever du jour à conduire des groupes d'hommes vers des endroits abrités.

6

Lorsque la lumière revint, mon esprit retrouva son acuité et sa clarté, et – chose étonnante – l'environnement me parut différent: il avait revêtu l'aspect sous lequel je le verrais durant les trois journées suivantes, qui seraient les plus dures de ma vie.

Nous nous trouvions en effet à l'orée du village d'Arbouzovka, l'endroit terrible qui demeurera gravé dans le souvenir des rescapés du 35^e corps d'armée sous le nom de « vallée de la Mort ».

Peu de gens en Italie en ont entendu parler. Pourtant, la guerre y atteignit un degré d'horreur que n'a connu aucun des lieux les plus tristement célèbres de la Seconde Guerre mondiale.

Nous seuls, les survivants, en avons parlé: mais au début, sous le fascisme, ce fut presque en cachette et à bâtons rompus, puis, une fois que la débâcle de l'Italie eut commencé, plus personne n'a prêté attention à nous. Il en va ainsi parmi les hommes: des événements d'importance relative peuvent être fort notoires, car un ensemble de circonstances a fait en

sorte qu'on en parle beaucoup, tandis que d'autres, d'une importance objectivement considérable, demeurent pratiquement ignorés.

C'est pour cela aussi qu'aujourd'hui j'écris : pour que soit connu de tous votre sacrifice, mes frères, qui par milliers avez laissé votre vie dans cet épouvantable dénuement. Mais pourrai-je espérer qu'on me prête une attention tant soit peu approfondie, alors qu'après tant de souffrance ma voix est aride et que le désert règne dans mon cœur ?

Midi arriva, puis l'après-midi.

Toujours rien à manger.

Entre-temps, des hommes continuaient d'affluer, par milliers, sur la piste : ils finirent par remplir le bourg, qui semblait assez étendu.

Cependant, toutes les isbas, à l'exception de l'« infirmerie », étaient réservées aux Allemands ; même les généraux italiens devaient rester dans leur voiture frigorifiée.

Arbouzovka est sis dans une grande vallée ovale, peu profonde. Le bourg est essentiellement constitué d'une agglomération d'isbas, disposées au départ de la montée de l'un des deux coteaux : si je m'en souviens bien, sur le côté nord.

De cet amoncellement se détachent vers l'est – toujours à flanc de coteau – de nombreuses petites maisons éparses, d'abord assez proches, puis toujours plus éloignées les unes des autres, comme disséminées.

En revanche, du côté opposé, donc à l'ouest, une très longue allée d'isbas, flanquée d'une route, remonte de biais la pente et s'élargit, au sommet, en une agglomération moins importante.

Cette très longue file se ramifie enfin, vers le sud, en un autre groupe de maisons plutôt écartées les unes des autres. Revenant pour ainsi dire en arrière, et dessinant une large parabole à travers la cuvette et le long de la base du coteau opposé, cette file d'isbas tend à se réunir à l'agglomération

plus importante. Mais elle n'y parvient pas, le fond de la vallée étant occupé par un marais.

À cette époque de l'année, ces marécages formaient une étendue chaotique de glace saupoudrée de neige, avec de grandes touffes de roseaux palustres, secs et sans cesse agités par le vent, dégageant une extraordinaire impression de désolation.

Voici la situation : l'agglomération la plus importante et une partie de l'allée principale d'isbas, avec la partie supérieure du coteau, étaient entre nos mains ; le reste était aux mains de l'ennemi qui se cachait notamment parmi les roseaux au fond de la vallée, avec ses armes lourdes postées dans ses arrières, au-delà du sommet de ce coteau.

Le premier jour, heureusement, l'ennemi ne devait pas être nombreux. Au fil des heures, ses rangs semblaient néanmoins grossir ; sur les Italiens massés en d'immenses taches sombres de plusieurs milliers d'hommes à l'intérieur et autour de l'agglomération centrale, les obus de mortier tombaient de plus en plus souvent. Parmi ceux qui erraient au milieu des maisons, plusieurs furent également atteints par des armes automatiques.

Les Allemands avaient déployé, aux alentours, un embryon de ligne de front.

Qu'attendait-on ? Pourquoi n'avancait-on pas vers la zone libre ?

Désormais, cette fameuse zone commençait à nous paraître infiniment lointaine.

Certains Allemands nous donnèrent une explication : « Bientôt vont arriver les panzers, nos colonnes blindées, qui nous ouvriront la route... »

Au cours de la matinée, je m'étais beaucoup dépensé pour installer les hommes dans les endroits les mieux abrités contre la vue et les tirs de l'ennemi. Passé midi, je décidai de me trouver un endroit pour faire un somme : j'avais passé trois nuits sans dormir, sans compter l'arriéré de sommeil

que je traînais d'avant le retrait de nos positions sur le Don. Je fouillai, pas à pas, une grande partie du bourg, mais en vain, car la moindre maison, le moindre trou étaient occupés par les Allemands.

C'était sans doute l'une des conséquences, et en même temps l'une des causes les plus graves de notre désorganisation.

Revenant sur mes pas, j'arrivai au point où la longue allée d'isbas se détache de la bourgade.



Il y avait là, comme je l'ai mentionné, la maisonnette qui nous avait été affectée en guise d'infirmierie. Composée de deux pièces seulement, elle était adossée à une petite étable aux parois de jonc, miraculeusement vide.

J'entrai dans l'étable. Cinq ou six soldats me suivirent, dont quelques-uns appartenaient à l'unité d'état-major de mon groupe: je me souviens de Nane, un volontaire napolitain.

Je me couchai sur une litière en face de la porte, appuyai contre le mur, à portée de main, mon inséparable fusil russe semi-automatique et, après avoir étendu sur moi la couverture incrustée de glace, m'apprêtai à dormir.

J'avais enlevé mes chaussures et mes chaussettes car celles-ci étaient trempées, comme d'habitude. Les soldats s'étaient allongés de la même manière, çà et là, dans cette pénombre engourdie.

Sept ou huit minutes s'écoulèrent.

Nous n'étions pas encore endormis lorsque soudainement la porte s'ouvrit toute grande.

Dans l'embrasure apparut un soldat, qui nous mettait en joue avec son fusil. À sa courte capote doublée de fourrure, on voyait bien que c'était un Italien. Il hurla quelque chose du genre: « Lâches, rendez-vous tout de suite... », et des insultes. Il avait un accent méridional. Je ne comprenais pas à quel genre d'individu nous avions affaire, mais subitement je vis

la flamme sortir du canon du fusil; le coup de feu fut suivi d'un cri poussé par le soldat qui se trouvait juste à ma gauche : « *Mamma mia! Mamma mia!* » Il avait été touché à la tête.

La porte se referma subitement. Je pensai que ce traître, ou ce fou, était en train de recharger son arme pour tirer de nouveau. D'un bond, ayant saisi au passage mon fusil, je me jetai par terre, contre l'un des montants de la porte, l'arme au poing, protégé tant bien que mal par une petite caisse qui se trouvait là.

Aux autres sensations s'ajoutait, je m'en souviens, celle, particulièrement désagréable, du foin glacé contre mes pieds nus.

Les soldats qui se trouvaient à l'intérieur de l'étable s'étaient tous jetés par terre derrière moi. Je les sentais trembler de peur.

Quelqu'un marmonna : « Oui, oui, nous nous rendons... » J'imposai durement le silence. Et voilà que la porte s'ouvrit de nouveau, mais pas entièrement, et juste quelques instants. Pour laisser passer le canon d'un fusil? Je ne parviens pas à m'en souvenir de façon distincte; je sais que j'appuyai sur la détente, mais que le coup ne partit pas. Un contretemps qui m'était déjà arrivé en d'autres occasions avec cette arme, une prise de guerre : mais cette fois-ci, l'occasion était atroce. Je réarmai immédiatement et attendis.

Nous avions donné l'alarme et, à l'extérieur, on percevait une certaine agitation; tout à coup la porte s'ouvrit une nouvelle fois : elle allait se refermer brusquement, mais cette fois-ci mon coup partit. J'avais l'intention de tirer derrière le dos de cet homme pour qu'il fût à ma discrétion et pour donner plus nettement l'alarme : en effet, je ne pouvais savoir avec certitude si cet homme-là était le même qui, quelques secondes auparavant, avait tiré sur nous.

Mais, comme il avait bondi en arrière, l'homme fut touché. En l'égratignant, la balle était passée sous la peau, sur une longueur de vingt ou trente centimètres, du flanc gauche à l'épaule droite.

Il tomba à terre.